

791 367

LE FACTEUR,

OU

LA JUSTICE DES HOMMES,

DRAME EN CINQ ACTES,

PAR MM. CH. DESNOYER, BOULÉ ET CH. POTHIER;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 9 DÉCEMBRE 1834.

Du moment qu'un honnête homme
peut manquer de pain et de travail, il
y a vice dans notre organisation sociale.

MICHEL MASSON.



BRUXELLES.

NEIRINCKX ET LARUEL, LIBRAIRES-ÉDITEURS,
GRANDE PLACE, SOUS L'HÔTEL-DE-VILLE.

1836.

PERSONNAGES.**ACTEURS.**

| | |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------|---------------------------------|
| DURAND , facteur. | MM. ST.-ERNEST. |
| LORD DARNLEY. | ALBERT. |
| DESTAILLIS , banquier. | CULLIER. |
| DOBINCOURT , boulanger. | CONSTANT. |
| FORTUNÉ LARFAILLOU , mitron. | FRANCISQUE J^e |
| CAROLINE , fille aînée de Durand. M^{mes} | GAUTHIER. |
| HENRIETTE , sa fille cadette. | MARIA. |
| MAD. BALOCHARD , vieille rentière. | DESPREZ. |
| EMMA , sœur de Destaillis. | ESTIVAL. |
| DURESNEL , substitut du procureur du roi. | MM. BARBIER. |
| ANTOINE , laquais de Destaillis. | PROSPER. |
| UN HUISSIER. | ÉMILE. |
| UN GARDE NATIONAL. | ALFRED. |
| UN CRÉANCIER DE DESTAILLIS. | <i>Id.</i> |
| UN OFFICIER DE PAIX. | ÉDOUARD. |
| Invités , des avocats, des gendarmes, des galériens, des gardes-chiourmes, des recors. | |

LE FACTEUR.

ACTE PREMIER.

Une mansarde. Les scellés sont posés sur le peu de meubles qui garnissent la chambre. Une mauvaise lampe est sur la table.

SCÈNE PREMIÈRE.

CAROLINE, HENRIETTE.

(Au lever du rideau, elles sont debout toutes les deux près d'une porte placée à la gauche des acteurs; elles regardent dans la coulisse avec inquiétude.)

HENRIETTE.

Eh bien ! ma sœur ?..

CAROLINE.

Eh bien... je ne puis la voir... mon père est toujours auprès d'elle... Je n'aperçois que lui.

HENRIETTE.

Crois-tu, Caroline, qu'elle souffre toujours autant ?

CAROLINE.

Hélas ! le médecin l'a dit, cette nuit sera terrible pour elle.

HENRIETTE.

O mon Dieu !

CAROLINE.

Pauvre mère !.. c'est notre misère qui la tue.

HENRIETTE.

Qui la tue... Ah ! qu'est-ce que tu dis là, Caroline ?

CAROLINE.

Ma sœur... oui, tu as raison... j'ai tort de désespérer de la bonté du ciel... il ne voudra pas que nous perdions notre mère, nous qui, depuis si long-temps, sommes si malheureuses... C'est en se livrant, pour nous gagner du pain, aux travaux les plus pénibles; c'est en veillant toutes les nuits auprès de mon père malade, qu'elle-même a succombé à la fatigue et à la souffrance; le jour qu'il commençait à reprendre des forces, elle avait perdu les siennes, et le remplaçait sur ce lit de douleur... et

depuis lors , notre infortune est au comble !. Pas de ressources , pas un ami ! personne pour nous secourir , pour nous tendre la main... seulement de temps en temps , deux fois par semaine , un homme qui ne nous porte ni intérêt ni pitié , le médecin de la charité , vient nous rendre visite... et , près de nous , comme il compte les minutes ! comme il a hâte de partir ! comme il nous parle froidement de la maladie , des souffrances de celle dont la vie est la nôtre !... Hier soir , ne semblait-il pas nous annoncer que cette nuit... O mon Dieu ! mon Dieu ! Il s'est trompé , n'est-ce pas ?.. tu vois en pitié nos larmes , notre désespoir... mon Dieu ! tu ne veux pas nous enlever notre mère.

(Les deux jeunes filles se sont agenouillées pendant la fin de cette tirade. Durand entre par la porte à gauche.)

SCÈNE II.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND ; *il entre en scène sans rien voir d'abord, l'œil morne et désespéré , puis il aperçoit ses deux filles toujours agenouillées.*

CAROLINE et HENRIETTE, *se relevant et allant à lui.*
Mon père !

CAROLINE.

Eh bien ! pouvons-nous retourner auprès d'elle ?

DURAND.

Non, non... pas dans ce moment. Depuis quelques minutes elle s'est assoupie... et le moindre bruit...

CAROLINE.

Elle repose !

HENRIETTE.

Ah ! tant mieux !

DURAND.

Enfans , plus bas , plus bas... oui , elle repose... (*Bas, à sa fille aînée.*) Tu le sais , ma pauvre Caroline , le docteur l'avait prédit. « Ce sommeil durera une heure au moins ; et si au point du jour la malade n'éprouve aucune émotion violente , elle est sauvée ; si les convul-

sions la prennent, alors... » Il n'a pas achevé ; mais ah ! mon enfant, cette crise est affreuse !

HENRIETTE.

Mon père, pourquoi donc parlez-vous tout bas devant moi ? Tenez, vous me faites mourir d'inquiétude.

DURAND.

Henriette... non... je ne disais rien à ta sœur...rien... A ton âge, tu sais déjà trop ce que c'est que le malheur, et je n'ai pas de motif pour te cacher aucun de nos chagrins... (*En disant ces mots, il a marché lentement vers une chaise placée en face de la chambre où sa femme repose.*) D'ici, je pourrai la voir... (*Ses deux filles sont debout autour de sa chaise.*) Caroline, je te remercie de tes soins, de ta persévérance. Depuis la maladie de ta mère, c'est toi qui la remplace auprès de cette enfant... auprès de moi... C'est toi qui travailles pour nous soutenir... puisque j'ai perdu, moi, jusqu'à cette modique place qui nous faisait vivre.

CAROLINE.

Eh bien, reprenez courage, mon père... Cet emploi de facteur ne vous est-il pas rendu ? Quand le jour va venir, n'allez-vous pas reprendre votre costume, et...

DURAND.

Oui, quand le jour va venir... et à cet instant, peut-être, ma pauvre femme...

CAROLINE.

Oh ! non, non... le réveil nous la rendra moins souffrance ; et bientôt, je l'espère...

DURAND, se levant.

Misérable Destailis ! c'est à toi que je dois tous mes malheurs, tous ceux de ma famille.

HENRIETTE.

Qu'est-ce que c'est donc que ce M. Destailis ? qu'est-ce qu'il t'a fait ? Je ne l'ai jamais vu... je ne le connais pas.

CAROLINE.

Ni moi... quoique sa sœur, mademoiselle Emma, ait été autrefois ma camarade de pension, mon amie,

DURAND.

Oui, ton amie; et qu'elle soit maudite cette amitié d'enfance, qui m'a fait faire, à moi, la connaissance de son frère, qui m'a fait placer dans sa maison trente mille francs... Trente mille francs... le fruit de quinze ans d'épargnes et de travaux, toute ma fortune, tout mon espoir pour ma vieillesse, pour l'avenir de mes enfans !... et grâce à cet homme, rien ! rien !.. Il est riche, lui ! riche à la suite de la plus honteuse faillite; après trois ans, tout cela est oublié... et moi, pauvre imbécille d'honnête homme... moi, qui avais la sottise de ne vouloir faire tort à personne, j'ai été forcé de quitter mon commerce... de prendre une malheureuse place que je n'ai pu garder plus de six mois... une maladie me l'a fait perdre... Et puis celle de votre mère... Enfin, j'ai vu souffrir autour de moi tout ce qui m'était cher... j'ai vu cette pauvre enfant pâle, affaiblie, arriver jusqu'au soir sans oser me dire : j'ai faim... parce qu'elle comprenait que je n'avais rien à lui répondre... Et lorsqu'accablé de tant de misère, je suis allé me confier à l'humanité, à la pitié de mes semblables, je n'ai trouvé que dureté et mépris... Pendant un temps, on a bien voulu me prêter à intérêt de quoi vous avoir du pain... Maintenant... depuis six semaines... les scellés sont mis sur ce pauvre mobilier : au point du jour, on va venir l'enlever... et comme je ne puis avec tout cela payer encore ce que je dois, on me traitera de misérable... de fripon... et lui, lui, à qui je dois ma ruine, c'est un homme comme il faut, un homme honorable !.. Il est banquier, électeur, baron, membre du bureau de charité... et voilà la justice humaine ! Ah ! c'est à se briser la tête de rage et de désespoir.

CAROLINE.

Mon père, au nom du ciel, calmez-vous...

DURAND.

Oui, c'est vrai... j'oublie que je vous dois l'exemple du courage et de la résignation... Pardon, Caroline, et toi aussi, Henriëtte... Mais avouez qu'il y a dans toute

mon existence, dans la vôtre, de quoi me rendre à mon tour ennemi mortel de tous les hommes... Tous... car beaucoup m'ont fait souffrir, et pas un n'est venu me secourir, me consoler lorsque je souffrais... Aussi me voilà devenu insensible, égoïste comme eux ; et de moi, l'humanité n'a plus désormais aucune sympathie, aucun service à attendre.

CAROLINE.

Que dites-vous... ah ! vous parlez contre votre pensée.

DURAND.

Non pas.

CAROLINE.

Oh ! si fait... j'en suis sûre.

CRIS DANS LA COULISSE.

Au secours ! au secours !

HENRIETTE.

Entendez-vous ? on crie au secours.

LORD DARNLEY, toujours dans la coulisse.

Misérables !

CAROLINE, allant à la fenêtre.

Ah ! mon Dieu !.. un homme qu'on veut assassiner...

LORD DARNLEY, toujours dans la coulisse.

Au secours ! au secours ! Ah ! ma mère... adieu !

TOUS TROIS.

Sa mère !..

(Ils regardent ensemble dans la coulisse où est la femme malade.)

CAROLINE.

Il a une mère.

DURAND.

Je n'ai pas d'armes... Ah ! (Il saisit une barre de fer.)
Je cours...

HENRIETTE.

Mon père... ne sortez pas...

DURAND.

Laissez-moi, laissez-moi.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

CAROLINE, HENRIETTE.

CAROLINE.

Juste ciel ! sommes-nous encore menacées d'un nouveau malheur ?

HENRIETTE.

Je tremble.

(Toutes les deux regardent à la croisée.)

CAROLINE.

Ah ! là-bas... c'est par-là. Ils se sont éloignés...

HENRIETTE

Et cet homme... celui qui parlait de sa mère... ils l'ont tué peut-être.

CAROLINE.

Mon père... tiens, c'est lui !

HENRIETTE.

Il les poursuit.

CAROLINE.

Il va les atteindre.

DURAND, dans la coulisse.

Infâmes !.. malheur ! malheur à vous !

CAROLINE.

Ah ! je n'ai pas une goutte de sang dans les veines.

HENRIETTE.

Eh bien ! ma sœur ?

CAROLINE.

Eh bien ! je n'entends plus rien, je ne distingue plus rien.

HENRIETTE.

Ni moi.

(Toutes les deux sont tombées comme anéanties sur une chaise. Moment de silence. Puis on entend la voix de Durand, qui est censé monter l'escalier.)

DURAND, en dehors.

Venez, monsieur, venez ; encore un étage !

CAROLINE.

Ah ! c'est lui !

HENRIETTE.

Quel bonheur ! *(Toutes les deux courant ensemble vers la porte.)* Mon père !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURAND, LORD DARNLEY.

DURAND.

C'est ici, monsieur, appuyez-vous sur moi.

DARNLEY, *ses vêtements sont en désordre ; sa manche gauche est déchirée, et laisse voir sa chemise qui est tachée de sang.*

Ah ! monsieur... vous m'avez sauvé la vie... mesdemoiselles...

(Il les salue avec politesse. Caroline et Henriette se sont rapprochées de leur père, elles le pressent dans leurs bras.)

CAROLINE.

Mon père... vous n'êtes pas blessé ?

DURAND.

Non, non, mon enfant ; mais monsieur...

(Il le fait asséoir. Les deux jeunes filles s'approchent de lui.)

DARNLEY.

Ce n'est rien... Le poignard de ces misérables a glissé sur mon bras... et... soyez sans inquiétude, mademoiselle, cette blessure ne sera pas dangereuse... Déjà, grâce à vous, je commence à me remettre... mais il était temps : lorsque vous êtes venu si généreusement à mon secours, ils m'avaient pris à la gorge, et, ma foi, je disais adieu à ma mère et à ma patrie.

CAROLINE.

Votre patrie !

DURAND.

Vous êtes étranger ?

DARNLEY.

Je suis Anglais... cela vous étonne, car j'ai peu conservé l'accent de mon pays... Mais si le ciel m'a fait naître en Angleterre, je suis Français au fond de l'âme, Français de caractère, d'esprit et de sympathies... Dès

mes plus jeunes ans, tous les récits qui me venaient de votre beau pays faisaient battre mon cœur du désir de le connaître. La société que je recherchais le plus était celle de vos compatriotes : je m'étudiais à apprendre et leur langage et leur accent même ; les livres que je lisais de préférence, c'étaient des livres français... Mes parens, mes amis riaient tous de cet enthousiasme ; ils condamnaient mon peu d'esprit national ; mais blâme et railleries, rien ne parvenait à me corriger. Enfin, il y a six mois, j'ai réalisé ma fortune, et je suis parti pour la France. Je l'ai vu de près, ce pays de merveilles et d'enchantement... De près, il a un peu perdu à mes yeux ; mais enfin j'y trouve encore de belles et d'admirables choses, et jusqu'à ce jour, je n'avais pas été mécontent de mon voyage... J'ai trouvé ici de la cordialité, de la franchise ! Je me suis fait quelques bons amis que je veux aider jusqu'à la mort... vous serez du nombre, n'est-ce pas ?.. Je vais réaliser enfin un des rêves de mon enfance... Dans peu, je serai l'époux d'une Française.

DURAND.

Monsieur... je ne vous demandais pas...

BARNLEY.

Si je vous dis cela, c'est pour que vous compreniez davantage combien je vous suis reconnaissant de m'avoir sauvé la vie... A la veille d'être si heureux, on peut craindre de mourir !.. Je vous vois aujourd'hui pour la première, mais non pas pour la dernière fois, et je veux que dès à présent vous sachiez qui je suis.... Je me nomme...

DURAND.

Monsieur... de grâce...

CAROLINE, *pleurant.*

Dans ce moment...

HENRIETTE, *pleurant aussi.*

Oui, dans ce moment...

(*Elle le prend par la main, et lui montre la chambre de sa mère.*)

DARNLEY.

Qu'ai-je vu ?.. (*A lui-même.*) Cette femme qui est là... malade... et la mort sur le front... Ces larmes... des scellés sur ces meubles... Tant de misère... tant de souffrances à lui, mon sauveur !.. Et moi, ingrat, je ne voyais rien de tout cela !.. et moi, je ne lui parlais que de mes projets de bonheur !.. Ah ! c'est affreux ! (*Haut.*) Monsieur... mon ami... pardon, cent fois pardon... Je partage toute votre douleur... et pourtant, souffrez que je m'applaudisse de ce hasard qui m'a conduit chez vous pour adoucir tant d'infortunes !.. Sans doute, je ne mérite pas encore que vous me donniez votre confiance, votre amitié, quoique la mienne vous soit à jamais acquise ; mais je veux vous revoir bientôt... souvent... Mon ami, votre nom ?

DURAND.

Durand, facteur à la Poste aux lettres, rue Pavé-St.-Sauveur, N° 20.

DARNLEY.

N° 20 ; c'est bien. Et moi, lord Darnley, place des Victoires, chez le banquier Destailis.

DURAND et SES DEUX FILLES.

Destailis !

DARNLEY.

Vous le connaissez ?

DURAND.

Moi ! oui, oui, je le connais.

DARNLEY.

C'est mon futur beau-frère.

DURAND.

Comment ! sa sœur...

CAROLINE.

Mademoiselle Emma...

DARNLEY.

Dans un mois elle sera ma femme.

TOUS TROIS.

Sa femme !

DURAND.

Ah ! c'est bien... c'est très bien !

(Durand et ses filles détournent la tête, et ne regardent plus l'Anglais.)

DARNLEY.

Je sors pour être plus tôt de retour. *(A lui-même.)* Dès à présent, j'en suis sûr, ils ont besoin d'être secourus... Mon portefeuille ; on me l'a pris... Ah ! cette bourse... elle me reste encore. *(Il pose doucement la bourse sur la cheminée, puis revenant vivement auprès d'eux :)* Adieu... mes amis, mes bons amis !.. Espérance !.. entendez-vous, espérance !.. Adieu !.. non, non, au revoir !

SCÈNE V.

HENRIETTE, DURAND, CAROLINE.

DURAND.

Il va épouser la sœur de Destaillis !

CAROLINE.

Quel dommage ! il a l'air si bon, si généreux !

DURAND.

Tiens, Caroline, je ne me fie plus à toutes ces apparences, à toutes ces belles promesses... Destaillis aussi, lorsque je l'ai vu pour la première fois, avait l'air bon et généreux, il me faisait des promesses, et tu sais comment il les a tenues... Son futur beau-frère ne vaudra pas mieux que lui.

CAROLINE.

Ah ! que dites-vous ?

DURAND.

Quand il va se retrouver auprès de sa nouvelle famille il oubliera bientôt le malheureux à qui il doit la vie, et j'en suis sûr, nous ne le reverrons pas.

CAROLINE.

Oh ! vous vous trompez, mon père, il reviendra, et vous lui faites injure de le comparer à celui dont vous êtes victime... Plaignez-le plutôt de lui avoir donné sa confiance, plaignez-le d'épouser une femme qui vaut mieux que son frère... oh ! je le sais, j'en suis sûre ; mais qui ne comprendra pas sans doute tant de noblesse d'âme et de générosité... Oui, il reviendra... Tout-à-l'heure,

vous ne l'avez donc pas remarqué, lorsqu'il a dit : Espérance ! espérance !.. Oh ! oui , mon père , oui , il reviendra... et le ciel enfin se lassera de nous poursuivre...

DURAND.

Allons , je veux te croire... Le ciel !..

HENRIETTE.

Voyez-vous ? maman repose toujours...

CAROLINE.

Et son sommeil n'offre plus rien d'alarmant. (*Se levant.*) Rappelez-vous ce qu'a dit le docteur... Elle est sauvée maintenant... Regardez donc , elle a l'air de sourire...

DURAND.

On dirait que , comme toi , ma fille , elle fait un rêve de bonheur...

CAROLINE.

Oh ! ce n'est pas un rêve... Le bonheur , il recommence pour nous...

HENRIETTE.

Ma mère est sauvée...

CAROLINE.

Et puis , ce jeune homme qui devient votre ami.

HENRIETTE.

Et votre place qui vous est rendue...

DURAND.

Ma place... J'oubliais... il est l'heure de partir.

CAROLINE.

Déjà... Eh bien ! oui , parlez... nous restons auprès d'elle ; à son réveil , pour la consoler de votre absence , nous pourrions lui dire que nous sommes moins malheureux.

DURAND , *le pied sur le seuil de la chambre voisine.*

Je le crois , elle est sauvée ! Mes enfans , je vous la confie , et je compte sur vous ; je trouverai dans mes courses un instant pour vous revoir , pour vous apporter du pain.

CAROLINE.

Du pain !

HENRIETTE.

Oh ! oui , oui , mon père.

DURAND.

Ils me feront crédit , peut-être , maintenant que ma place m'est rendue... Allons , après une nuit affreuse , voici un jour qui vaudra mieux sans doute que tous les autres... Et moi aussi , je commence à entrevoir la fin de nos infortunes ; et moi aussi , j'ose vous dire à mon tour : Espérance ! espérance !

(En disant cette dernière phrase , il a embrassé ses enfans et jeté un dernier coup-d'œil sur la chambre à gauche. Il s'éloigne.)

SCÈNE VI.

CAROLINE , HENRIETTE.

HENRIETTE.

Du pain !

CAROLINE.

Ah ! s'il était possible !

HENRIETTE.

Caroline... je n'osais pas le dire tout-à-l'heure devant mon père , parce qu'il a déjà tant de chagrin.. mais , à présent... il faut bien que je te le dise , à toi... car je ne puis supporter plus long-temps la douleur que j'éprouve... là... là. (*Mettant la main sur son estomac , puis sur sa tête.*) Je souffre... je souffre beaucoup... Ah ! c'est affreux , la faim !

CAROLINE.

Allons , encore un peu de courage , de patience... dans une heure , une heure au plus , mon père va revenir... et sans doute...

HENRIETTE.

Une heure !.. encore une heure... Eh bien ! j'attendrai... j'attendrai !..

(*Elle se laisse tristement retomber sur une chaise.*)

CAROLINE , à part.

Pauvre Henriette !.. Ma mère !.. elle se réveille... Ah !.. je cours... (*Elle entre dans la chambre de sa mère.*)

HENRIETTE.

Et moi aussi... (*Elle fait un effort pour se lever.*) Je ne puis... non... je n'ai plus la force...

(*Elle retombe. On frappe rudement à la porte du fond.*)

UNE VOIX, au dehors.

Ouvrez ! ouvrez ! de par la loi !

HENRIETTE, d'une voix faible.

O ciel !

LA MÊME VOIX.

Ouvrez donc ! de par la loi ! ouvrez !

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu !.. ce bruit... et ma mère... Tâchons... oui... tâchons de me traîner jusqu'à la porte.

(*On continue de frapper à la porte du fond. Henriette chancelant, se soutenant à peine, va ouvrir.*)

SCÈNE VII.

HENRIETTE, UN HUISSIER, DES RÉCORS.

L'HUISSIER, entrant.

Ah ! c'est fort heureux !

HENRIETTE.

Messieurs... je vous en prie... ma mère...

L'HUISSIER.

Eh bien ! où est-elle ? Êtes-vous seule ici pour nous recevoir ?

HENRIETTE.

Au nom du ciel, écoutez-moi...

L'HUISSIER.

On va lever les scellés, et saisir tout cela... N'y a-t-il donc personne à qui parler ?.. Entrons.

fous.

Entrons.

(*Ils vont entrer dans la chambre de la malade, lorsque Caroline en sort.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAROLINE.

CAROLINE.

Arrêtez ! Ma mère... elle est là... le ciel va nous la

rendre, peut-être, mais une émotion violente, mais le moindre bruit peut lui donner la mort, et vous ne voulez pas la tuer, n'est-ce pas?.. Parce que nous sommes pauvres! ce n'est pas une raison pour tuer notre mère... Ah! par pitié, par grâce, arrêtez, arrêtez.

(Elle tombe à genoux.)

L'HUISSIER.

Relevez-vous, mademoiselle... et ne craignez rien... Messieurs, je prends sur moi de remettre l'exécution du jugement... Retirons-nous.

CAROLINE

Ah! monsieur... ma reconnaissance...

(Pendant ce commencement de scène, la petite Henriette, toujours épuisée par la faim et la fatigue, est allée s'appuyer contre la cheminée : elle touche la bourse laissée par lord Darley.)

HENRIETTE.

Qu'est-ce donc?.. Ah! ma sœur.

CAROLINE.

Eh bien?

HENRIETTE.

Eh bien! vois donc, regarde donc là... sur cette cheminée... une bourse! de l'or!

CAROLINE, *et les autres personnages.*

De l'or!

(Caroline se rapproche d'Henriette, et l'huissier et les recors se groupent autour des deux jeunes filles.)

CAROLINE.

Oui, c'est de l'or!.. Elle vient de lui cette bourse! il nous la donne lui, et je disais bien à mon père qu'il était bon, généreux; que le ciel, enfin, s'était lassé de nous poursuivre... De l'or... Ah! qu'il y a longtemps que nous n'en avons vu... Henriette, ma bonne sœur, tu ne souffriras plus maintenant, tu n'auras plus faim, tu ne manqueras plus de rien... Nous sommes riches... nous avons de l'or!

HENRIETTE.

Quel bonheur! et combien nous devons bénir ce jeune Anglais!

L'HUISSIER.

Silence! j'ai cru entendre... oui... un gémissement...

CAROLINE.

Ah ! misérable... ma joie, mon délire... C'est moi qui l'ai tuée peut-être. (*Allant jusqu'à la porte.*) Ma mère... grand Dieu ! (*Se retournant vers l'huissier et les recors.*) Messieurs, au nom du ciel, silence ! silence ! et secourez-nous... Prenez cet or ; c'est le double, le triple de ce que nous vous devons... mais n'importe, prenez, prenez tout, et rendez-moi ma mère.

(*L'huissier et les recors marchent vers la chambre de la malade. Henriette est évanoui auprès de la cheminée.*)

ACTE DEUXIÈME.

Un carrefour.

SCÈNE PREMIÈRE.

A la gauche des acteurs, la porte de l'allée qui conduit à la demeure de Durand ; à droite, la boutique de Dobincourt, boulanger.

LARFAILLOU, DOBINCOURT.

(*Dobincourt sort de sa boutique en grand uniforme de sergent de la garde nationale.*)

DOBINCOURT.

Il est sept heures et demie... le service du pays me réclame... Je suis Français et sergent, mon pays avant tout... comme dit la chanson... Eh ! eh ! eh ! Mais d'abord donnons nos instructions à celui qui doit me représenter en mon absence. (*Appelant.*) Larfaillou ! ici, Larfaillou ! viendras-tu donc à la fin quand je t'appelle ? Larfaillou !

LARFAILLOU, *entrant en petite jaquette de mitron.*

Me voilà, me voilà ! J'étais au four, voyez-vous, et l'on ne peut pas être tout-à-la-fois au four... et dans la rue.

DOBINCOURT.

C'est bien !.. Écoute, mon garçon, et ne perds pas un mot de ce que tu vas entendre.

LARFAILLOU, *à part.*

Bon ! il va encore m'embêter avec sa morale.

DOBINCOURT.

La santé périlissante de madame Dobincourt, mon excellente épouse, la retient dans sa chambre, et par conséquent l'empêche de se montrer au comptoir.

LARFAILLOU.

Ensuite ?

DOBINCOURT.

C'est aujourd'hui lundi, et j'ai donné congé à ma fille de boutique.

LARFAILLOU.

Alors je suis de coryée.

DOBINCOURT.

C'est à toi de nous remplacer, de surveiller nos intérêts... qui sont aussi les liens.

LARFAILLOU.

Les miens !.. comment ça ?

DOBINCOURT.

Tu me le demandes, ingrat !.. tu me le demandes, Fortuné Larfaillou !.. Tu peux te flatter d'être né sous une heureuse étoile.

LARFAILLOU.

Merci !.. V'là que j'ai bientôt dix-neuf ans, et je ne suis jamais qu'un pauvre mitron... et encore un mitron surnuméraire ! J'fais tout dans la maison, j'trime du matin au soir, et je ne gagne pas un sou... Ah ben ! c'est bon... elle est jolie mon étoile !.. qu'est-ce qu'en veut ?.. ne parlez pas tous à-la-fois. Je la donne gratis, mon étoile.

DOBINCOURT.

Toujours le même refrain ! Tu ne gagnes pas un sou... mais c'est par délicatesse que je ne te donne rien ; je rougirais de te rien offrir.

LARFAILLOU.

Moi, je ne rougirais pas de recevoir.

DOBINCOURT.

Un parent ! un ami !

LARFAILLOU.

C'est pour ça... D'un parent, d'un ami, on accepte toujours ; c'est connu... ça n'humilie pas... au contraire !

DOBINCOURT.

D'ailleurs, ne t'ai-je pas fait entrevoir une espérance bien plus flatteuse ? ne t'ai-je pas dit qu'un jour... tu serais mon gendre ?

LARFAILLOU.

Votre gendre !.. vous n'avez pas d'enfant.

DOBINCOURT.

Oui, mais... cette indisposition de mon excellente épouse...

LARFAILLOU.

Eh bien ?

DOBINCOURT.

Eh bien ! tu ne devines pas ?.. Dans neuf mois... eh ! eh ! eh !

Comme je suis heureux d'être père...

comme dit la chanson.

LARFAILLOU.

Ah ben ! c'est bon, dans neuf mois... mais si c'est un garçon.

DOBINCOURT.

Si c'est un garçon, tu attendras... Il est impossible qu'avec le temps mon excellente épouse ne finisse pas...

LARFAILLOU.

C'est ça... avec le temps ! et puis moi, je me marierai quand je serai caduc... Du tout ! je veux profiter de mon bel âge... Je ne veux pas attendre, je ne peux plus attendre... Il y a une jeune personne que j'aime, que j'idolâtre... sans le lui avoir jamais dit ; mais je le lui dirai, il faut absolument que je le lui dise... Ça m'étouffe, je ne peux pas vivre comme ça ; et si elle me refuse, si elle ne veut pas être ma femme... moi, je ne serai jamais le mari de personne, pas même de votre fille, quand elle sera venue !.. non, jamais, jamais !.. je le jure... sur votre bonnet à poil !

DOBINCOURT.

Une personne que tu aimes ! Fortuné Larfaillou, vous êtes stupide. Je vous défends d'aimer une personne dont le père me doit vingt-deux livres dix sous de pain

qu'il ne me paiera jamais ; c'est une chose révoltante.

LARFAILLOU.

Il vous les paiera , j'en suis sûr.

DOBINCOURT.

Quand ?

LARFAILLOU.

Quand il aura de l'argent.

DOBINCOURT.

Où en prendra-t-il ?

LARFAILLOU.

D'abord on lui a rendu sa place : il y a une demi-heure , je l'ai vu sortir par la porte de son allée... *(Il la montre.)* il avait son costume de facteur.

DOBINCOURT.

Eh bien !.. en attendant... s'il vient demander crédit , comme hier... refusé.

LARFAILLOU.

Cependant...

DOBINCOURT.

Pas de cependant... refusé net , comme une pétition au ministère.

LARFAILLOU.

Si vous l'aviez vu hier matin , quand vous lui avez dit ce vilain mot-là : plus de crédit... Je voyais de grosses larmes qui roulaient dans ses yeux... ah ! ça m'fendait le cœur.

DOBINCOURT.

Larfaiïlou , tu m'affliges , tu n'as pas du tout l'esprit du commerce.

LARFAILLOU.

Il a une femme malade , deux enfans , et vous lui refusez du pain... vous qui avez toujours à la bouche de belles phrases de morale et de sensibilité , vous qui êtes riche , qui avez acheté dernièrement une maison de campagne , qui allez deux fois par semaine faire des repas de corps à vingt francs par tête au Rocher de Cancale et aux Vendanges de Bourgogne !.. Vous avez de trop , vous , et à côté de vous une famille meurt de faim , et vous ne lui donnez pas un peu de cet or que

vous jetez par la fenêtre... Ah! monsieur... ça n'est pas bien, ça n'est pas juste... c'est mal, c'est très mal... et ça vous portera malheur; c'est moi qui vous le dis.

DOBINCOURT.

Avez-vous fini ?

LARFAILLOU.

Oui, monsieur.

DOBINCOURT.

C'est heureux !.. Parlons d'autre chose... N'oublie pas de mettre de côté le pain de deux livres de madame Balochard.

LARFAILLOU.

Ah! oui, madame Balochard, c'te vieille veuve qui a huit cents livres de rentes... une langue et un petit chien... qui, depuis qu'elle n'a plus son mari à tourmenter, s'amuse à tourmenter tout le voisinage; méchante, bavarde, curieuse, intrigante; qui se glisse partout, qui voit tout, qui sait tout, et qui n'a d'autre plaisir, d'autre bonheur sur la terre que les cancans, la messe, la *Gazette des Tribunaux*... et son chien... Ah ben, c'est bon!

DOBINCOURT.

Silence, la voici!

LARFAILLOU.

Avec son chien, M. Phanor.

SCÈNE II.

LES MÊMES, MAD. BALOCHARD *entrant avec un petit chien sous le bras.*

LARFAILLOU.

Bonjour, monsieur, madame; comment ça va-t-il?

DOBINCOURT.

Votre très humble, madame Balochard.

MAD. BALOCHARD.

Bien la vôtre, M. Dobincourt. (*Montrant son chien.*) C' pauvre chéri, il va un peu mieux... J' lui fais faire un tour de promenade... Nous irons tantôt ensemble au Palais de Justice... voir le carcan... Douze exposi-

tions... ça sera superbe... Nous irons à pied, et nous reviendrons par les *Favorites*...

LARFAILLOU, à *demi-voix*.

Vieille bête !

MAD. BALOCHARD.

Qu'est-ce que vous dites ?

LARFAILLOU.

J' dis que vous avez là une jolie petite bête.

MAD. BALOCHARD.

C'est vrai, amour de chien, va ! aussi, il ne me quitte pas... Quand il n'est pas auprès de moi, je rêve toujours qu'il lui arrive un accident... Il est si délicat ! dieu de dieu ! quel malheur si je le perdais, ce pauvre Bichon ! J'ai bien survécu à M. Balochard, parce que j'étais plus jeune... mais, Phanor... j'en mourrais... oh ! je connais la faiblesse de mes nerfs... j'en mourrais.

LARFAILLOU, à *demi-voix*.

Ah bien, c'est bon ! si je peux lui donner une boulette, à monsieur Phanor...

MAD. BALOCHARD.

Qu'est-ce que vous dites ?

LARFAILLOU.

Je dis que je vas chercher le pain de gruau de M. Phanor.

(*Il entre un instant dans la boutique.*)

DOBINCOURT.

Et cette fois, vous ne vous plaindrez pas... je vous ai recommandée.

MAD. BALOCHARD.

Merci, M. Dobincourt, merci pour lui et pour moi. (*A Larfaillou qui arrive avec le pain.*) Rempportez cela : j'oubliais... avant de prendre notre nourriture à tous les deux... j'ai une course à faire, pas bien loin ; mais enfin... cinq étages à monter... chez le voisin Durand...

DOBINCOURT, et LARFAILLOU, ensemble.

Durand !

MAD. BALOCHARD.

Il ne se doute guère de ce que j'ai à lui dire... et s'il

voulait en profiter... mais il n'en fera rien. Il y a des gens si ridicules... oh ! il y en a , il y en a , il y en a... c'est à faire frémir la nature... Pour en revenir au voisin Durand... figurez-vous, M. Dobincourt, nous étions dernièrement à la maison, Phanor et moi, occupés bien tranquillement à prendre notre café, et à lire dans la *Gazette des Tribunaux* le récit d'un vol avec escalade, non, avec effraction... non, je disais bien avec escalade... lorsque tout-à-coup on frappe à la porte ; nous nous levons, Phanor et moi, nous allons ouvrir, et qu'est-ce que nous voyons ? c'était...

DOBINCOURT.

Pardon, madame, pardon... J'aperçois des compagnons d'armes qui viennent me chercher... Je suis obligé de me rendre avec eux au corps-de-garde. Il faut partir... comme dit la chanson :

(*Chantant :*)

Il faut partir pour ce pays
Où nous attend la gloire...

MAD. BALOCHARD.

C'est égal, je vas conter ça à Larfaillou. Figure-toi...
(*Elle lui parle bas pendant la scène suivante.*)

SCÈNE III.

LES MÊMES, QUATRE GARDES NATIONAUX.

Eh bien ! sergent Dobincourt, il est huit heures passées, on vous attend depuis une heure à la Mairie. Vous êtes en retard.

DOBINCOURT.

En retard, c'est possible ; je suis dans mon tort... mais l'homme n'est pas parfait... La garde nationale peut être en retard quand nos épouses sont malades ; la garde nationale meurt, elle ne se rend pas... à sept heures du matin au poste de la Mairie... (*Tous riant.*) Eh ! eh ! eh ! Il est joli, celui-là, très joli... En avant, marche ! Au revoir, madame Balochard.

MAD. BALOCHARD.

Votre servante, M. Dobincourt.

(Les gardes nationaux sortent en rang. Larfaillou est allé s'asseoir sur un banc de pierre, à l'entrée de la boutique.)

SCÈNE IV.

MAD. BALOCHARD, LARFAILLOU.

LARFAILLOU.

Ce pauvre M. Dobincourt, avec son bonnet à poil et sa clarinette sur l'épaule, il a l'air d'un pain mollet qui n'est pas cuit...

MAD. BALOCHARD.

Eh bien ! mon petit Larfaillou, as-tu compris tout ce que je t'ai raconté ?

LARFAILLOU.

Pas du tout.

MAD. BALOCHARD.

C'était pourtant bien clair : figure-toi, nous étions à la maison, Phanor et moi...

LARFAILLOU.

Oh ! ce n'est pas la peine, je n'y comprendrai pas davantage.

MAD. BALOCHARD.

Ah ! je vois ce que c'est, tu as quelque chose dans la tête qui l'occupe, qui te tracasse.

LARFAILLOU.

Moi !

MAD. BALOCHARD.

Dis-moi un peu, où en es-tu avec tes amours ?

LARFAILLOU.

Mes amours !..

MAD. BALOCHARD.

Est-ce qu'on a rien à me cacher à moi, la mère Balochard ? je m'y connais, j'ai passé par là... Feu M. Balochard était absolument comme toi, il y a vingt-cinq ans... Pauvre cher homme ! ah ! que le bon Dieu garde son âme !

LARFAILLOU

Ah ! ça..voulez-vous bien me laisser tranquille, avec vos réflexions, vos questions et vos observations ?.. (À part.) C'est fini, cette femme-là est attachée à la police !

MAD. BALOCHARD.

Ah ! ah ! ah ! il voulait me faire des mystères... Ah ! ah ! ah ! pauvre garçon... Tu aimes mademoiselle Caroline, la fille aînée de Durand le facteur.

LARFAILLOU.

Ça n'est pas vrai... je ne l'aime pas... je suis incapable de l'aimer, et je vous prie de ne pas faire de propos, entendez-vous ?

MAD. BALOCHARD.

Tu l'aimes si peu, que maintenant encore... tu regardes sa croisée, dans l'espoir qu'elle va y paraître.

LARFAILLOU.

Eh ! non, ce n'est pas ça... ce n'est pas par amour que je regarde sa croisée... c'est par compassion, par humanité, c'est parce que depuis une vingtaine de minutes j'ai vu monter là-haut des hommes de mauvaise mine, et que je ne les vois pas redescendre.

MAD. BALOCHARD.

Un huissier, des recors...

LARFAILLOU.

J'en ai peur... ce pauvre père Durand est si malheureux !

MAD. BALOCHARD.

Il ne le sera pas long-temps s'il veut être raisonnable.

LARFAILLOU.

Comment cela ?

MAD. BALOCHARD.

Ah ! v'là ce que c'est... Tout-à-l'heure tu n'as pas voulu écouter mon histoire, et pourtant ça t'intéressait. Donc, on frappé à la porte, nous nous levons, Phanor et moi nous allons ouvrir... et qu'est-ce que nous voyons ? c'était M. le baron Destaillis.

LARFAILLOU.

Le banquier !

MAD. BALOCHARD.

La fille que tu aimes est jolie, très jolie... Il l'avait remarquée, ce bon M. Destaillis.

LARFAILLOU.

Il l'avait remarquée ?

MAD. BALOCHARD.

Et depuis ce temps-là, il s'intéresse beaucoup au sort de son père, quoique pourtant il ne l'ait jamais vu.

LARFAILLOU.

Et c'est pour cela que vous avez à lui parler?

MAD. BALOCHARD.

C'est pour cela.

LARFAILLOU.

Vraiment?... (*à part.*) Ah! la vieille coquine. Décidément, je donnerai une boulette à monsieur Phanor.

MAD. BALOCHARD.

Tu sens bien que je n'ai pas pu refuser à M. le baron de m'associer à une œuvre de bienfaisance et de charité... et toi-même, puisque tu es amoureux de la jeune personne, tu dois voir avec plaisir... (*On entend le roulement d'une voiture.*) Écoute un peu... Un cabriolet... c'est le sien, je le reconnais.

LARFAILLOU.

Le sien... de qui?

MAD. BALOCHARD.

De M. le baron... Il s'arrête... Il doit venir ici... Il m'a promis de donner à ton maître la fourniture des pains pour le bureau de bienfaisance... Excellent homme! va...

LARFAILLOU.

Le voici!... Ah! j'étouffe de colère.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DESTAILLIS.

DESTAILLIS.

James... restez au coin de cette rue, ne quittez pas le cheval, et attendez-moi. (*À part, en entrant sans voir les deux autres personnages.*) Oui, c'est bien la maison...

MAD. BALOCHARD.

Votre servante, M. le baron...

DESTAILLIS.

Silence! Vous savez que je n'aime pas qu'on me jette sans cesse mon titre à la tête. (*Bas.*) C'est ici la maison, n'est-ce pas?

MAD. BALOCHARD.

Oui, M. le baron.

DESTAILLIS.

Encore ?

MAD. BALOCHARD.

Et voilà la boutique du boulanger qui...

DESTAILLIS.

C'est bien... (*A Larfaillou.*) Vous recevrez ici les cartes du bureau de bienfaisance, qui vous seront remboursées à mon hôtel.

LARFAILLOU.

Ça suffit, monsieur... Certainement... d'abord... (*à part.*) Je m'en vais, car je sens que la main me démange; et tout baron qu'il est... (*Haut, avec colère.*) Bonjour, monsieur.

(*Il rentre dans la boutique.*)

SCÈNE VI.

DESTAILLIS, MAD. BALOCHARD.

DESTAILLIS.

Il est sans façon.

MAD. BALOCHARD.

Ça manque d'usage... Que voulez-vous, M. le baron ? dans la basse classe...

DESTAILLIS.

Vous avez pris les renseignemens que je vous ai demandés ?

MAD. BALOCHARD.

Parfaitement, M. le baron... c'est bien ici, par cette allée, que vous avez vu rentrer la jeune personne ?

DESTAILLIS.

Oui, sans doute, il y a de cela un mois : elle donnait le bras à une femme d'un certain âge, qui semblait fort souffrante.

MAD. BALOCHARD.

C'était sa mère.

DESTAILLIS.

A la vue de cette jeune fille, dont la figure distin-

guée formait un contraste parfait avec la pauvreté de ses vêtemens, en contemplant cette douleur qu'elle éprouvait sans doute de voir souffrir sa mère, ces soins que lui prodiguait sa tendresse, je n'ai pu me défendre d'un intérêt...

MAD. BALOCHARD.

Ah ! je le crois, M. le baron... vous êtes si bien-faisant, si généreux, si charitable !..

DESTAILLIS.

Plusieurs fois, dans mes courses, j'ai dirigé mon cabriolet de ce côté pour la revoir encore... impossible.

MAD. BALOCHARD.

Elle ne sort jamais.

DESTAILLIS.

C'est alors que j'ai pensé à vous, qui avez la confiance générale de tous les habitans du quartier; qui savez les petits secrets de toutes les familles... bien que celle-ci me soit encore inconnue, je veux absolument la tirer de la misère; et j'ai compté sur vous, madame, pour m'aider à lui faire accepter des offres toutes désintéressées...

MAD. BALOCHARD.

Oh ! ça, oui; désintéressées... c'est le mot... et si quelqu'un osait dire le contraire, je lui arracherais les yeux.

DESTAILLIS.

Vous dites que le père se nomme...

MAD. BALOCHARD.

Durand, facteur.

DESTAILLIS.

Durand, c'est un nom...

MAD. BALOCHARD.

Très commun... Ils sont vingt-sept Durand depuis la place des Victoires jusqu'à la pointe Saint-Eustache... Et tenez, justement, voici le nôtre !

DESTAILLIS.

Comment ! le père de la jeune fille ?..

MAD. BALOCHARD.

Lui-même... Attendez, M. le baron... je vais lui parler.

DESTAILLIS.

Ah ! mon Dieu ! cette figure...

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DURAND.

MAD. BALOCHARD, *allant au facteur.*

Oui, père Durand, soyez tranquille... le diable n'est pas toujours à la porte des pauvres gens. Je vous ai trouvé un protecteur, un membre influent du bureau de charité... le voilà... M. le baron... je vous présente...

DESTAILLIS, *à part.*

C'est lui !

DURAND.

Comment ! comment !.. vous, monsieur... c'est vous ?

MAD. BALOCHARD.

Est-ce qu'il vous connaît, M. le baron ?

DESTAILLIS.

En effet... je crois me rappeler...

DURAND.

Oh ! je conçois que depuis trois ans... vous avez perdu la mémoire. Mais, moi, monsieur, je n'ai rien oublié... rien !

MAD. BALOCHARD.

Qu'est-ce qu'il dit ? je ne comprends pas...

DESTAILLIS.

Retirez-vous quelques instans.

MAD. BALOCHARD.

Comment donc, M. le baron... (*À part.*) Ah ! ils se connaissent... Bon ! bon ! bon ! j'ai appris quelque chose. (*Haut.*) Votre servante, M. le baron, ne vous dérangez pas, je vous en prie.

(*Elle entre dans la boutique du boulanger.*)

DESTAILLIS.

Comment ! vous, Durand, c'est dans une pareille situation...

DURAND.

Que vous m'avez placé, monsieur ; jugez, si j'ai dû, moi, perdre votre souvenir.

DESTAILLIS.

Mais... vous n'y pensez pas. Je n'ai pas mérité vos reproches... Un événement déplorable, dont je fus la première victime...

DURAND.

Oui, victime... quinze jours après vous rouliez équips page... et moi, je me suis vu au moment d'être écrasé par ces chevaux que vous aviez achetés avec une portion du pain de ma famille.

(Ici madame Balochard ressort doucement de la boutique du boulanger; elle tient son pain sous un bras, et son chien sous l'autre.)

DESTAILLIS.

Ce langage...

DURAND.

Oh! vous l'entendrez... Depuis trois ans, malgré toute ma haine, je n'ai pas cherché à vous rejoindre; mais puisqu'au jour de ma plus grande misère, le hasard vous jette dans mes mains... elles ont assez de force pour vous retenir... et si vous cherchiez à m'échapper... aujourd'hui, je n'écoute plus que mon désespoir.. ma rage... Je vous poursuivrais, je vous dirais devant tous cette vérité qui vous effraie, contre laquelle vous cherchez vainement à vous débattre: M. le baron Destailis, membre du bureau de charité; vous êtes un fripon! oh! vous êtes un fripon!

MAD. BALOCHARD, à part.

Je crois qu'ils commencent à s'entendre.

DESTAILLIS.

Mais, c'est un véritable guet-à-pens! des injures... de la violence. M. Durand... nous avons des lois, et je puis vous faire repentir...

DURAND.

Oui, sans doute, un tribunal a déclaré que vous n'étiez pas un malhonnête homme, que je devais, moi, vous faire remise des trois quarts de ma créance... Un autre tribunal peut-être déclarera qu'en vous appelant fripon, je suis un calomniateur... Eh bien! soit, paraissions encore une fois ensemble devant des juges; et ruiné pour vous enrichir, pour payer les cachemires

de vos maîtresses, que je sois encore réduit à me courber devant vous, et à vous dire : pardonnez-moi... j'ai tort... je ne dois vous aborder que le chapeau à la main... le sourire sur les lèvres... Pardonnez-moi... vous êtes un homme loyal, honorable... pardonnez-moi... ah ! M. le baron, pardonnez-moi. (*Riant frénétiquement.*) Ah ! ah ! ah ! ah ! cela manque à la destinée que tu m'as faite, n'est-ce pas, Destailis ? Mais tu ne me croirais pas, tu ne pourrais me croire. Mes excuses, ma rétractation seraient une injure plus sanglante que la première, et j'aurais beau te jeter à la tête le mot honnête homme, tu entendrais toujours : fripon ! fripon ! fripon !

MAD. BALOCHARD *se plaçant sur son passage et l'empêchant de sortir.*

Eh bien ! ça va bien, n'est-ce pas ? M. le baron, il accepte vos bienfaits.

DURAND.

Ses bienfaits !

DESTAILLIS.

Laissez-moi.

MAD. BALOCHARD.

Oh ! non, M. le baron... je m'oppose à votre départ... vous voulez vous dérober à la reconnaissance de cette estimable famille... C'est moi, père Durand, qui vous ai amené M. le baron ; il avait remarqué avec intérêt mademoiselle Caroline donnant le bras à sa respectable mère, et depuis ce temps-là...

DURAND.

Ma fille !... et vous parlez de bienfaits qui nous sont offerts par cet homme !... Misérable ! je comprends tout maintenant... après avoir ruiné le père, tu voulais déshonorer sa fille.

MAD. BALOCHARD.

Qu'est-ce qu'il dit ? qu'est-ce qu'il dit ?

DURAND.

Infâme ! ah ! je veux enfin me faire justice à moi-même.
(*Il le prend à la gorge.*)

MAD. BALOCHARD.

Au secours ! au secours ! le scélérat ! au secours de M. le baron !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, LARFAILLOU, VOISINS ET PASSANS,
LE JOCKEY de *Destailis*.

TOUS.

Qu'y a-t-il ? qu'est-ce que c'est ?

LARFAILLOU.

Bon ! ce n'est rien... une querelle ! ça ne regarde personne. (*À part.*) S'il pouvait l'étrangler, il me ferait plaisir. (*On les sépare.*)

DESTAILLIS.

Je vous remercie, je vous remercie, mes bons amis... Cet homme est fou... je porterai mes plaintes à son administration. James ! le cabriolet.

DURAND.

Je suis fou !.. oh ! oui, la colère... là... dans ma tête... Du sang ! du sang !.. Ah ! que je souffre !
(*Il tombe assis sur le banc de pierre. Sortie de Destailis.*)

LARFAILLOU.

Ah ! mon Dieu !.. est-ce qu'il va se trouver mal ?

MAD. BALOCHARD.

M. le baron avait raison... Pauvre homme ! il est fou !

TOUS.

Il est fou !.. il est fou !

(*On l'entoure comme pour se saisir de lui.*)

DURAND.

Non... laissez-moi... Il est parti maintenant, et je ne suis plus en colère ; je suis tranquille. Au nom du ciel, ne me regardez pas ainsi... j'ai toute ma raison... Je suis malheureux, bien malheureux ; mais je ne demande rien à personne... rien. Laissez-moi... vous surtout, madame, laissez-moi donc !

MAD. BALOCHARD.

Décidément, il est fou.

TOUS.

Oui, il est fou.

(*Sortie de tous les personnages, excepté Durand et Larfaillou.*)

SCÈNE IX.

DURAND, LARFAILLOU.

LARFAILLOU.

Dites donc , père Durand ?

DURAND.

Eh bien ! que me veut-on encore ? Ah ! c'est toi ,
mon ami.

LARFAILLOU.

Tâchez donc de reprendre un peu de courage.

DURAND.

Du courage !

LARFAILLOU.

Il vous en faut , il vous en faut plus qu'à un autre : car
vous n'êtes pas malheureux tout seul.

DURAND.

Ah ! misérable que je suis... Maintenant , peut-être ,
ma femme... et je l'avais oubliée... et je ne pensais qu'à
exhaler ma rage contre cet homme... Ah ! courons ,
courons , que je la revoie , que je sache...*(Il marche vers son allée.)*

LARFAILLOU.

Eh bien ! vous remontez là-haut... et vous ne deman-
dez rien... Et pourtant vos enfans... Hier , le bourgeois
vous a refusé crédit.

DURAND.

Eh bien ! aujourd'hui , je ne suis pas plus riche qu'hier.

LARFAILLOU.

Mais aujourd'hui , c'est moi qui suis le bourgeois... et
vous savez bien que moi...

DURAND.

Ah ! mon ami !..

LARFAILLOU.

Attendez , je reviens.

DURAND.

Ma pauvre petite Henriette... c'est pour toi surtout ,
pour toi que je remercie le ciel.

LARFAILLOU, *apportant deux pains de quatre livres.*
Tenez, prenez... vite, vite, et sauvez-vous !

DURAND.

Merci, merci ! *(Entrée de Dobincourt.)*

SCÈNE X.

LES MÊMES, DOBINCOURT.

DOBINCOURT.

Un instant.

DURAND.

Ciel !

LARFAILLOU.

Le patron !

DOBINCOURT.

Ce pain est-il payé ?

DURAND.

Non.

DOBINCOURT.

J'en suis fâché. *(Il reprend le pain.)*

LARFAILLOU.

Mais, monsieur...

DOBINCOURT.

Taisez-vous, et rentrez... rentrez, je le veux !

LARFAILLOU.

Ah ! monsieur, c'est odieux, c'est abominable !

(Dobincourt le pousse devant lui, et le fait rentrer dans la boutique.)

SCÈNE XI.

DURAND, *seul ; il se trouve près d'une borne ; il s'appuie contre elle, et laisse tomber sa tête dans ses mains.*

Allons, aujourd'hui encore il faut que je rentre chez moi sans rien... rien ! *(Pleurant.)* Ah ! mes pauvres enfants ! Des larmes ! Non, non, ce n'est pas l'instant d'en répandre... Il faut... oui, si je puis... retrouvons des forces encore... remettons-nous en marche... portons ces lettres... et peut-être le prix du port... plus tard, je le rembourserai ; mais, aujourd'hui... pour mes enfants... Allons,

d'abord... celle-ci... *(Il tire une lettre de sa boîte.)* De Marseille... affranchie ! elle est affranchie ! Non, le ciel ne se lassera pas de me poursuivre. *(Il rejette la lettre dans la boîte, et en tire une autre.)* A monsieur le baron Destailis... Elle est pour lui, cette lettre... pour lui ! Ah ! mon Dieu !... *(Touchant la lettre avec attention.)* Mes doigts exercés ne peuvent m'abuser ; il y a là-dedans... oui, j'en suis sûr... des billets de banque... à lui... à Destailis... à celui qui m'a volé trente mille fr... et je n'ai pas de pain, moi !... et il a voiture, lui !... Oh ! maudit sois-tu, démon qui m'as jeté cette lettre dans les mains... Je te résisterai... car, enfin... c'est un vol... un crime... que tu me conseilles... Un crime ! mais, non... c'est une justice... Ils sont à moi, ces billets de banque... C'est le ciel, c'est le ciel lui-même qui me les envoie, et qui me dit de reprendre mon bien, celui de ma famille... Oh ! oui, mes enfans, mes enfans... *(Il brise la lettre.)* Ciel ! sur cette place... imprudent ! Non, personne, personne... Ah ! malheureux, qu'ai-je fait ?.. ce cachet, brisé par moi... Mais je suis perdu, perdu... et ma conscience a beau me dire que j'avais le droit de reprendre ces billets... qu'osera le soutenir devant mes juges ?.. Abus de confiance... Les galères... les galères ! *(Riant frénétiquement.)* Ah ! ah ! ah ! ah ! Ils avaient raison tout-à-l'heure tous ces gens qui m'entouraient ; je suis fou, oui, je suis fou... Eh bien ! oublions un instant toutes mes misères, tout mon avenir... Loin de moi, bien loin de moi toutes les conséquences de ma conduite. Je n'y pense pas, je ne veux pas y penser. Cet or est à moi, bien à moi... Et d'abord... du pain... du pain pour mes enfans... Fortuné... Fortuné, mon ami !..

SCÈNE XII.

DURAND, LARFAILLOU, puis DOBIN COURT.

DURAND.

Du pain... du pain... j'ai de quoi te payer maintenant... Puis, de là, un médecin pour ma femme... puis... tout ce que voudront mes enfans, tout ce qu'il

leur faudra... tout... Ce billet de banque; tiens, prends!
 Ah! je suis heureux! très heureux! c'est le plus beau
 jour de ma vie!

LARFAILLOU et DOBINCOURT.

Un billet de banque!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, L'HUISSIER et les RECORS sortant par la
 porte de l'allée.

DURAND.

Qu'est-ce que c'est? d'où venez-vous? que me vou-
 lez-vous?

L'HUISSIER.

Allons, M. Durand, notre présence désormais ne
 vous inquiétera plus... Nous sommes payés.

DURAND.

Payés!

L'HUISSIER.

Sans doute, une bourse pleine d'or laissée sur votre
 cheminée par un Anglais à qui vous avez sauvé la vie...

DOBINCOURT, DURAND et LARFAILLOU.

Une bourse! de l'or!

DURAND.

En effet... ce jeune Anglais... il est donc revenu...
 Il a tenu sa parole.

L'HUISSIER.

Je ne sais; mais il vous reste là-haut à-peu-près cinq
 cents francs.

DURAND, à part.

Malheureux! et cette lettre brisée... N'importe!
 (*Haut à Larfaillou.*) Viens, mon ami... ils ne mour-
 ront pas de faim... Et ma femme, j'ai de quoi lui ren-
 dre la santé... Oui, je cours...

L'HUISSIER, l'arrêtant.

Votre femme... hélas!

DURAND.

Eh bien?

L'HUISSIER.

Depuis un instant, et malgré nos secours... dans les bras de sa fille...

DURAND.

Enfin...

L'HUISSIER.

Elle est morte !

DURAND.

Morte !.. ah !

(Il pousse un grand cri, et tombe la face contre terre. Larfaillou et les voisins lui portent secours.)

ACTE TROISIÈME.

Chez Destailis. — Un riche salon ; deux portes latérales, dont l'une, celle à la droite des acteurs, conduit à la salle à manger. Porte au fond, donnant sur l'antichambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

ANTOINE, DESTAILIS.

(Destailis est assis au lever du rideau devant une petite table couverte de papiers ; Antoine est debout, et semble attendre ses ordres.)

DESTAILIS.

J'aurai quelques personnes de plus que je ne le pensais. Prévenez le chef, vingt-cinq couverts au lieu de vingt. Il a déjà reçu mes ordres : trois services, tout ce qu'il y a de plus fin et de plus nouveau... répétez-le lui. Faites de suite porter ces lettres ; allez.

(Antoine prend les lettres, s'incline et sort.)

SCÈNE II.

DESTAILIS, seul.

On dira ce qu'on voudra, mais je suis contraint d'arranger encore une fois mes affaires. Mes créanciers vont jeter les hauts cris... il prétendront que c'est trop de deux fois en trois ans... et puis ils se tairont à la fin, et en passeront par où je voudrai. Mais ce Durand, ce misérable qui osait, il y a une heure, m'arrêter

dans cette rue, me prendre à la gorge, me traiter de... Ah! je me vengerai, je lui ferai perdre sa place, ou plutôt... Non, que m'importe à présent? laissons-le crier comme tous les autres... Je m'éloigne de Paris, et je me délivre du supplice de les entendre. D'ailleurs, je n'agis pas comme un enfant; toutes mes mesures sont prises, mes comptes bien en règle: donc la loi me protège. Les sots, qui croient faire de la philosophie, regardent, à ce qu'ils disent, la fortune comme une chimère: plus sage qu'eux, moi, je prétends qu'il n'y a que cela de positif, et que si l'argent ne fait pas le bonheur, il le procure du moins à celui qui veut se donner la peine de l'acheter, ce qui revient au même... Ah! ma sœur!

SCÈNE III.

EMMA, DESTAILLIS.

EMMA, *entr'ouvrant la porte.*

Peut-on entrer?

DESTAILLIS.

Vous savez, Emma, que je n'aime pas à être interrompu quand je travaille.

EMMA.

Et moi, monsieur mon frère, je n'aime pas les gens qui font la moue, entendez-vous? Savez-vous bien qu'il y a plus de deux heures que vous êtes là devant ce vilain bureau?

DESTAILLIS.

Allons, voyons, que me veux-tu, ma petite sœur?

EMMA.

Moi? rien... te voir seulement... Je m'ennuyais... À propos, tu attends du monde à déjeuner; lord Darnley en est-il?

DESTAILLIS.

Ton prétendu? oui.

EMMA.

Ah!.. tant mieux.

DESTAILLIS.

Emma, tu l'aimes donc beaucoup?

EMMA.

Moi !.. sans doute... je le trouve fort aimable, et je crois bien qu'une femme sera très heureuse avec lui. Songez-y donc, vingt-huit ans, un excellent caractère, de l'esprit... comme un Français; brave, généreux, loyal... et millionnaire ! Toutes mes bonnes amies vont en mourir de dépit ; car pas une d'elles encore n'a pu trouver un mari comme celui que nous rêvions ensemble à la pension ; et moi, moi seule, je vois accompli notre château en Espagne. Oui, je me rappelle bien ce que nous nous disions tous les jours ; le bonheur du ménage, c'est d'être la maîtresse au logis, de briller dans le monde, d'avoir une loge à l'Opéra et aux Italiens ; des diamans, un équipage et des cachemires. J'aurai tout cela, n'est-ce pas, mon frère ? Ah ! que je suis heureuse !

DESTAILLIS.

Eh bien ! qu'on dise encore que les pensionnats de jeunes demoiselles ne sont pas utiles aux mœurs et aux progrès de la raison ! A merveille, ma chère amie... Du reste, et moi aussi, je désire cette union, plus que jamais il est nécessaire qu'elle se fasse.

EMMA.

Nécessaire !.. oui, c'est le mot.

DESTAILLIS.

Écoute, Emma, comme sœur et comme pupille, tu as des droits à ma confiance ; mais peut-être es-tu un peu folle pour me comprendre.

EMMA.

Bien obligée !

DESTAILLIS.

Depuis que je me suis jeté dans le tourbillon des affaires, j'ai, pour parvenir à mon but, tenté des opérations qui n'ont pas toujours été fructueuses. Aussi ne suis-je pas beaucoup plus riche que je n'étais il y a quelques années ; j'ai donc résolu, pour en terminer d'un seul coup, d'avoir recours à un moyen infailible.

EMMA.

Lequel ?

DESTAILLIS.

Un moyen fort en usage , et qui m'a déjà réussi.

EMMA.

Je ne te comprends pas.

DESTAILLIS.

Je dois deux millions ; ils sont entre mes mains , réalisés en bons billets de banque ; de plus , j'ai cinq cent mille francs de capital... J'abandonne le tout à mes créanciers ; c'est-à-dire , je garde les deux millions , et je les laisse se partager mes cinq cent mille francs , vingt-cinq pour cent : ils me béniront !.. Si je donnais un sou de plus , je serais un sot , et ceux de mes confrères qui comprennent bien l'art de faire fortune m'appelleraient un gâte-métier.

EMMA.

Ah ! mon Dieu ! tu me fais frémir , Victor !

DESTAILLIS.

Pourquoi donc ?

EMMA.

Mais... mais... après avoir agi ainsi , est-ce qu'on peut être encore un honnête homme ?

DESTAILLIS.

Mais , oui , honnête homme , on peu s'en faut : on a voiture.

EMMA.

Et les sommes que lord Darnley a placées chez toi seraient enveloppées dans cette faillite ?

DESTAILLIS.

Oui , et non ; ceci te regarde. Aussitôt mon bilan déposé , nous quittons Paris , et nous passons en Angleterre avec notre ami. J'évite ainsi le désagrément d'être témoin des jérémiades de quelques-uns de mes créanciers ; je suis très sensible de ma nature , et je veux me soustraire au spectacle de leurs larmes... et aux prises-de-corps. Enfin , dès que nous aurons mis le pied sur la terre hospitalière , j'assure à jamais ton bonheur en t'unissant à lord Darnley , et pour ta dot , je lui rends ce qu'à la rigueur et légalement , il me

serait permis de garder... Tu vois que je sais tout comme un autre sacrifier mes intérêts, lorsque l'honneur l'exige.

EMMA.

Allons... je n'ose plus, je ne veux plus penser à ce bonheur qui me séduisait tant tout-à-l'heure... De l'or, des cachemires, des diamans, être appelée mylady... sans doute, c'est un sort digne d'envie; mais l'obtenir au prix de cette faillite!..

DESTAILLIS.

Bon! tu es un enfant... et je t'assure que tu t'habitueras à cette pensée.

EMMA

Jamais!

DESTAILLIS.

Nous verrons...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

Lord Darnley!

EMMA.

Ciel!

DESTAILLIS.

Qu'il vienne... qu'il vienne, ce cher ami... Pour lui ma sœur et moi, nous sommes toujours visibles.

(*Antoine sort.*)

EMMA.

Ah! je tremble!.. Quand il va tout savoir, s'il allait croire que j'approuve ta conduite.

DESTAILLIS.

Eh bien! un mot de politesse, et va-t'en.

EMMA.

Mais...

DESTAILLIS.

Va-t'en... (*à part.*) Ces petites filles n'ont pas le sens commun.

SCÈNE V.

DESTAILLIS , EMMA , LORD DARNLEY.

DARNLEY.

Bonjour, mon cher Destailis... Mademoiselle j'ai l'honneur...

EMMA.

Mylord...

DARNLEY.

Qu'avez-vous, mademoiselle? vous semblez triste, préoccupée... Auriez-vous quelque chagrin?

EMMA.

Non, mylord...

DESTAILLIS.

Ce n'est rien, mon cher ami, ou plutôt, pourquoi vous ferais-je un mystère d'une chose qui doit vous être agréable?

DARNLEY.

Comment?

DESTAILLIS.

Figurez-vous, lorsque Antoine est venu vous annoncer, Emma allait me laisser pour donner un coup d'œil aux apprêts de notre réunion... et maintenant que vous êtes ici... elle hésite, il lui est plus pénible de quitter son futur que son frère... Et pour vous, elle oublierait volontiers ses devoirs de maîtresse de maison... Heureux mortel! (*Bas à sa sœur.*) Va-t'en, va-t'en donc!

DARNLEY.

Est-il possible? ah! mademoiselle...

EMMA.

Mylord, je me retire... je ne veux pas m'exposer davantage aux reproches de mon frère. (*à part.*) Ah! maintenant, je n'ai plus le courage de soutenir sa présence. (*Elle hésite encore à sortir; Destailis lui fait un signe de mécontentement.*) Adieu, mylord. (*Darnley la reconduit, et lui baise la main. Elle sort.*)

SCÈNE VI.

DESTAILLIS, LORD DARNLEY.

DARNLEY.

Mon ami, je n'ai pas cherché à la retenir, parce que j'ai à vous parler en particulier.

DESTAILLIS.

Je vous écoute.

DARNLEY.

Depuis que je vous ai quitté... il m'est arrivé une aventure.

DESTAILLIS.

Fâcheuse ?

DARNLEY.

D'abord puisqu'il est vrai qu'à l'instant où je vous quittais ce matin, j'ai été attaqué dans une rue voisine, volé, et presque assassiné.

DESTAILLIS.

Ah ! mon Dieu ! que m'apprenez-vous là ?

DARNLEY.

Ne vous effrayez pas... Il est écrit là-haut que mon voyage en France ne me portera jamais malheur... Un instant, toutefois, lorsque ces misérables me tenaient renversé, le poignard sur la gorge, j'ai douté de mon étoile, et je trouvais que tout n'est pas bien dans la capitale du monde civilisé... Mais, enfin, grâce au ciel, j'en ai été quitte pour une égratignure, et j'ai eu le bonheur de me faire un nouvel ami...

DESTAILLIS.

Comment ?

DARNLEY.

Oui... celui qui m'a sauvé la vie... un pauvre diable qui a femme et enfans, pas le sou pour les nourrir... Et de cette famille, moi, je veux faire une famille riche et heureuse... Oh ! je l'ai juré, et je tiendrai ma parole. C'est pour cela, mon cher Destailis, que je voulais vous parler ; c'est pour cela que je n'ai pas été avec ma future aussi poli, aussi galant... aussi français qu'à l'ordinaire ; c'est pour cela enfin que je suis pressé, et que je vais vous quitter

à l'instant... c'est-à-dire, quand vous m'aurez donné des fonds... Il me faut de l'argent, beaucoup d'argent. Vite, vite, dépêchez-vous.

DESTAILLIS, *à part.*

Diable ! cela ne fait pas mon compte. (*Haut.*) C'est bien, mon ami... après déjeuner, nous arrangerons cela.

DARNLEY.

Non pas... il me faut de l'argent sur-le-champ... Pardon de mon importunité ; mais vous devez comprendre mes motifs... Il y a quatre heures, quatre heures entières que je n'ai vu mon libérateur... et sa femme se mourait, et ses enfans étaient dans les larmes... Si je restais une heure encore sans aller savoir de leurs nouvelles, sans assurer à jamais leur existence, je serais un ingrat, un misérable... je ne le veux pas... De l'argent !

SCÈNE VII.

LES MÊMES, ANTOINE.

ANTOINE.

La société est réunie.. on n'attend plus que ces messieurs.

DESTAILLIS, *à part.*

Je respire. (*Haut.*) Je vais les recevoir.

(*Antoine sort.*)

DARNLEY.

Comment ! sans m'avoir répondu ?

DESTAILLIS.

Impossible en ce moment, mon ami... la politesse exige...

DARNLEY.

Mais l'honneur, mais la reconnaissance exigent aussi que moi, je pense avant tout à celui qui m'a sauvé la vie... et la reconnaissance et l'honneur, en France comme en Angleterre, et dans tous les pays du monde, doivent passer avant la politesse.

DESTAILLIS.

Ne me parlez pas d'affaires avant déjeuner ; après le café, je serai tout à vous.

DARNLEY.

Ah ! j'enrage !

DESTAILLIS.

J'aurai moi-même à vous communiquer, ainsi qu'à mes autres convives, quelque chose de très important... Venez-vous, mon ami ?

DARNLEY.

Non, je n'ai pas faim... Adieu !

DESTAILLIS.

Vous vous fâchez ?

DARNLEY.

Du tout... je suis calme, très calme... Je conçois que vous ne partagiez pas, vous, mon enthousiasme pour cet homme, mes inquiétudes pour sa famille... Eh bien ! adieu, je pars, et je reviens dans une heure.

DESTAILLIS.

Mais, mon ami...

DARNLEY.

Ne me retenez pas... Puisque vous ne pouvez en ce moment me donner l'argent que je demande, je vais le chercher ailleurs.

DESTAILLIS.

Ailleurs ? et vous dites que vous ne vous fâchez pas?..

DARNLEY.

Eh bien ! eh bien ! oui... Je ne sais pas cacher ce que j'éprouve... La petite discussion que nous avons ensemble me fait plus de mal, plus de chagrin que je n'en ai ressenti depuis mon débarquement en France, plus même que ne m'en ont fait mes assassins de cette nuit... Je comptais sur votre amitié... et je vous trouve froid, égoïste... et quand je vous demande comme un service ce que vous me devez, après tout, vous me répondez : après déjeuner... Ah ! je vous en veux, je vous en veux beaucoup. Allez donc, monsieur, allez rejoindre vos convives ; mais, moi, je ne penserai à mes plaisirs qu'après avoir fait mon devoir. Adieu, adieu, monsieur.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

DESTAILLIS, *seul.*

Diab!e d'homme qui ne fait rien comme les autres !... Il m'eût été facile pendant le déjeuner, par une confiance adroite, de le bien disposer en faveur de mon affaire, et il faut qu'il m'échappe juste au moment où j'ai tant besoin de lui... Tâchons au moins de retenir tout mon monde à table jusqu'au retour de ce maudit original. (*Il appelle.*) Antoine ! (*Antoine apparaît.*) Faites servir.

ANTOINE.

Oui, monsieur. (*Destailis sort par la porte à droite.*)

SCÈNE IX.

ANTOINE, *seul* ; PLUSIEURS DOMESTIQUES.

ANTOINE, *marchant vers la porte à droite, crie d'une voix forte.*

Servez !

(*Plusieurs domestiques traversent de gauche à droite, portant le déjeuner.*)

ANTOINE, *descendant la scène.*

À merveille ! excellente maison ! chaque jour, réunion, fête nouvelle ! c'est un vrai paradis... Ma foi, vivent les gens comme il faut, qui font de grandes affaires, et mènent une joyeuse vie !... Les domestiques s'en ressentent... Moi, j'amasse, je mets de côté sur mes goges, je prête à la petite semaine ; et puis le crédit du patron me donne du crédit par ricochet... Les commères du quartier viennent me confier de petites sommes, je les fais valoir ; et un beau jour... quand ma tirelire sera bien garnie... je rassemblerai toutes mes clientes, je leur dirai que j'ai eu des malheurs, je déposerai mon bilan... et j'irai vivre en province paisiblement... et honorablement !.. (*Aux domestiques.*) Le champagne !

CAROLINE, *dans la coulisse.*

De grâce, laissez-nous arriver jusqu'à elle !

ANTOINE.

Hein ! qu'est-ce que c'est ?

(Il marche vers le fond. Caroline paraît ; deux domestiques veulent lui barrer le passage.)

SCÈNE X.

ANTOINE, CAROLINE.

ANTOINE.

Que veut cette jeune fille ? Monsieur n'est pas visible.

CAROLINE.

Ce n'est pas à lui, c'est à sa sœur... à mademoiselle Emma que je veux parler.

ANTOINE.

Impossible.

CAROLINE.

Il le faut, ce que j'ai à lui dire ne souffre pas de retard.

ANTOINE.

Je vous répète que monsieur et mademoiselle ne peuvent recevoir personne dans cet instant.

CAROLINE.

Monsieur, par pitié... laissez-moi lui parler... Je reste ici... je ne sortirai pas...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DESTAILLIS *rentrant en scène, un verre de champagne à la main.*

DESTAILLIS.

Quel est ce bruit ? que signifie ?...

ANTOINE.

Monsieur, il m'a été impossible de retenir mademoiselle.

DESTAILLIS.

Mademoiselle !... eh bien ! quel motif ?...

CAROLINE.

Monsieur, vous êtes sans doute M. le baron Destail-
lis ?

DESTAILLIS.

C'est moi-même.

CAROLINE.

Mademoiselle Emma, votre sœur, fut mon amie; j'étais heureuse alors... Nous avons été élevées ensemble, et je venais lui rappeler notre ancienne amitié, lui confier un secret, un secret affreux... que vous aussi, vous surtout, vous devez connaître.

DESTAILLIS.

Moi !

CAROLINE.

Oui... et je l'aurais suppliée, elle qui doit avoir sur vous quelque empire, d'implorer votre générosité pour mon père.

DESTAILLIS, à Antoine, en lui remettant son verre de champagne

Sortez.

(Antoine sort.)

SCÈNE XII.

DESTAILLIS, CAROLINE.

DESTAILLIS.

Parlez... je vous écoute, mademoiselle; je sais quel est votre père, et quoiqu'il ait de grands torts envers moi, qu'il m'ait, ce matin même, insulté publiquement... pour vous, je puis encore lui pardonner... pour vous seule...

CAROLINE.

Eh bien !... il est là.

(Elle montre la porte du fond.)

DESTAILLIS.

Que dites-vous ? Durand...

CAROLINE.

C'est moi qui l'ai conduit ici... Je lui ai dit que je verrais votre sœur, qu'elle seule pouvait nous préserver du nouveau malheur qui nous menace; malheur plus grand encore que tous les autres... et il attend le résultat de mon entrevue avec votre sœur.

DESTAILLIS.

Que veut-il de moi ?... me prier de garder le silence sur l'insulte qu'il m'a faite, de ne pas lui faire perdre

sa place?... Savez-vous , mademoiselle , qu'il faudrait pour cela plus que de l'indulgence ?

CAROLINE.

Ah ! monsieur... plût au ciel que cette place ne lui eût jamais été rendue... je n'aurais pas maintenant à vous supplier , à me traîner à vos genoux pour vous demander grâce , pitié pour mon père ! (*Elle tombe à genoux . Destailis la fait relever.*) Oh ! je ne me relèverai point que vous ne m'ayez promis de lui sauver l'honneur.

DESTAILLIS.

L'honneur... Je ne puis concevoir... (*A part.*) Enfin , pour elle , je ne veux pas être inexorable. (*Haut.*) Eh bien ! eh bien ! mademoiselle , je promets tout.

CAROLINE , se levant.

Ah ! monsieur ! monsieur ! tant de bonté... Comment jamais reconnaître?... Je vais appeler mon père , et lui dire..

DESTAILLIS.

Non , non ; je ne veux pas de ses remerciemens , à lui... quelque soit le service que je lui rende ; et s'il est vrai qu'en effet je lui sauve l'honneur , comme vous le dites , je ne fais rien pour lui... rien... je lui garde haine et colère... Mais vous , vous , mademoiselle , qui pourrait vous résister ?.. qui pourrait voir couler vos pleurs , et ne pas être ému , et ne pas oublier tous les torts de votre père ?.. Belle comme vous êtes , et souffrir ! oh ! non , non , mademoiselle , cela ne doit pas être... des yeux comme les vôtres ne sont pas faits pour répandre des larmes. (*Il veut lui baiser la main.*)

CAROLINE.

Monsieur , monsieur... laissez-moi.. (*A elle-même.*) Grand Dieu ! et ma mère ! elle est morte depuis une heure... Ah ! mon père ! mon père !.. défendez-moi ! venez ! mais venez donc !

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DURAND.

DURAND, *entrant malgré Antoine et d'autres domestiques.*

Caroline ! tu m'as appelé... Destailis !

CAROLINE.

Moi ! (*A part.*) Malheureuse ! je l'ai perdu peut-être... (*Haut.*) Rien, rien, mon père ; mais... M. le baron m'avait promis votre grâce, et j'ai pensé que vous pouviez paraître devant lui.

DURAND.

Ma grâce !. (*A part.*) Oui, c'est de lui maintenant, c'est de cet homme qu'il me faut l'obtenir ! O ma fille !

DESTAILLIS.

Ainsi, monsieur, par un hasard que je ne puis comprendre, et dont j'attends l'explication, vous ne m'abordez plus l'injure et la menace à la bouche... c'est heureux !

DURAND, *à part.*

Contenons-nous. (*Haut, posant des billets de banque sur un guéridon.*) Monsieur, cet argent est le vôtre... maintenant mon sort dépend de vous : disposez de moi.

(*Étonnement de Destailis.*)

CAROLINE.

M. le baron, j'ai votre parole.

DESTAILLIS.

Achievez... Si cet argent est à moi, comment se trouve-t-il entre vos mains ?

DURAND.

Comment ? cette lettre vous était adressée... dans mon délire, j'ai osé...

DESTAILLIS, *lui arrachant la lettre.*

Malheureux ? qu'avez-vous fait ?

CAROLINE, *à Destailis.*

Monsieur... monsieur, rappelez-vous votre promesse.

(*La porte du fond s'ouvre ; un officier de paix paraît, suivi de deux exempts : ils s'arrêtent sur le seuil. Au même instant, Emma rentre avec les convives par une porte latérale.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, UN OFFICIER DE PAIX, DEUX EXEMPTS,
EMMA, LA SOCIÉTÉ.

DESTAILLIS, *continuant sans se détourner.*

Violer le sceau d'une lettre ! un facteur !

CAROLINE.

Plus bas ! plus bas !

DESTAILLIS.

C'est une indignité, une infamie !.. c'est un vol avec effraction !

CAROLINE, *apercevant l'officier de paix.*

Ah ! *(Bas à Destailis.)* Silence !

DURAND.

Il est trop tard... Laisse, ma fille ; celui qui m'a dépouillé vient de m'envoyer au baigne.

L'OFFICIER DE PAIX, *aux deux exempts, en leur désignant Durand.*

Assurez-vous de cet homme.

CAROLINE, *se jetant dans les bras de Durand.*

Ah!.. mon père !

EMMA.

Mais que se passe-t-il donc ?

CAROLINE.

C'est elle !.. mademoiselle Emma...

EMMA.

Caroline... c'est toi ! comment se fait-il ?..

CAROLINE.

Ah ! puisque tu veux bien me reconnaître, puisque tu me parles encore en amie, que n'es-tu venue quelques minutes plus tôt ! c'était toi que je venais implorer pour mon pauvre père.

EMMA.

Ton père !..

DESTAILLIS, *à l'Officier.*

Pourquoi cette arrestation chez moi, monsieur ? Je n'ai porté plainte contre personne.

EMMA.

Une arrestation !

CAROLINE.

Oui, c'est mon père...

L'OFFICIER DE PAIX.

Ce matin même, sans pain, ne possédant pas de quoi s'en procurer, puisque le boulanger de son quartier lui avait deux jours de suite refusé crédit, cet homme, une demi-heure environ après que la remise lui fut faite à la poste d'une lettre à l'adresse de monsieur, changeait un billet de mille francs chez le même boulanger.

EMMA.

Ah! malheureux!

L'OFFICIER DE PAIX.

J'ai reçu l'ordre de me transporter ici, et ce que je viens d'entendre de la bouche même de M. le baron ne me laisse plus aucun doute.

DÉTAILLIS.

Je suis désespéré d'être involontairement cause de l'arrestation de ce facteur, et surtout du scandale que cela occasionne chez moi; mais il m'a été impossible de maîtriser mon indignation.

L'OFFICIER DE PAIX.

Vous avez fait votre devoir, M. le baron, je vais faire le mien. (*A l'un des exempts.*) Faites avancer une voiture.

(L'exempt sort.)

CAROLINE.

Ah!

(Elle tombe dans les bras de son père.)

SCÈNE XV.

LES MÈRES, LORD DARNLEY.

DARNLEY.

Un instant, monsieur, un instant!

CAROLINE et EMMA, ensemble.

Lord Darnley!

DARNLEY, allant à Durand.

Mon ami! mon sauveur!

DESTAILLIS.

Que dit-il?

DARNLEY.

Que viens-je d'apprendre ? Ah ! malheureux , qu'avez-vous fait ?

DESTAILLIS.

Vous savez...

DARNLEY.

Tout... Je viens de chez vous, mon cher Durand ; j'ai vu la plus jeune de vos filles pleurant sur les restes inanimés de sa pauvre mère... et puis auprès d'elle un de vos voisins, un jeune homme... garçon boulanger, je crois, qui pleurait aussi, et qui m'a raconté tout ce qui s'est passé. Ah ! d'aujourd'hui je commence à être malheureux, très malheureux ! (*A Destaillis.*) Et vous, monsieur, je sais aussi des choses qui vous concernent... (*A demi-voix.*) Je sais qu'il a été ruiné par vous ! je sais que vous êtes un méchant homme.

DESTAILLIS.

Que voulez-vous dire, mylord ! vous avez été mal informé, trompé.

DARNLEY.

Non, monsieur, tout ce qu'on m'a dit est vrai, trop vrai, et j'en rougis pour vous. (*A l'officier de paix.*) Monsieur, je me porte caution pour mon ami... Quelle somme exigez-vous ?

L'OFFICIER DE PAIX.

Mylord, vous n'êtes pas ici en Angleterre ; nos lois...

DARNLEY.

Eh ! laissez à ce malheureux du moins le temps de conduire à sa dernière demeure sa femme qui n'est pas encore ensevelie... Vingt-quatre heures seulement... et moi, lord Darnley, je m'engage sur l'honneur, et sous la garantie de toute ma fortune, à le ramener entre vos mains.

L'OFFICIER DE PAIX.

Je n'ai pas le droit de vous accorder votre demande.

DURAND, soutenant Caroline dans ses bras, à demi évanouie.

Lord Darnley, c'est à vous que je la confie ; c'est à vous, généreux étranger, que je laisse toute ma famille : elle aussi, elle qui est morte à temps encore pour ne pas me voir déshonoré... Mylord, de ce matin seulement vous me connaissez, et vous avez compris qu'un moment de désespoir n'a pu faire de moi un malhonnête homme, et vous ne rougissez pas de serrer la main d'un malheureux que la loi va flétrir... (S'approchant de Destailis, et parlant bas.) M. Destailis, vous êtes opulent, et je suis misérable ! vous êtes considéré, et un arrêt infamant va perpétuer ma honte ! pourtant, je ne troquerais pas ma conscience contre la vôtre ; les honnêtes gens me plaindront, et ils vous méprisent. Je vous ai restitué ce qui vous appartenait ; et quand il y manquerait le prix du pain que je voulais donner à mes enfans en échange de mon honneur, ce serait un bien faible à-compte sur les trente mille francs que vous m'avez volés.

DESTAILLIS.

Vous êtes trop à plaindre, monsieur, pour que je veuille vous demander compte de cette nouvelle injure.

DURAND.

Adieu, ma fille, adieu !.. Elle ne m'entend pas !.. Caroline !.. sa main est glacée !..

(Emma et d'autres femmes s'empresstent autour de Caroline, que Durand vient de faire asseoir.)

DURAND, à Darnley.

Veillez sur elle.

DARNLEY.

Comptez sur moi.

DURAND.

J'y compte... Adieu, mylord.

DARNLEY.

Votre ami... toujours votre ami !

DURAND.

Adieu !..

(Il sort, suivi de l'officier de paix et des deux exempts.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, excepté DURAND et LES HOMMES DE POLICE.

CAROLINE, revenant à elle.

Emma!.. cette maison!.. (*Reconnaissant Destailis.*)
Ah!.. mon père!.. où est-il?.. Mais répondez-moi donc!
Vous vous laissez!.. Ils l'ont emmené... (*On entend le roulement d'une voiture.*) Arrêtez!.. arrêtez! mon père, je vais te rejoindre!.. Ah! laissez-moi, laissez-moi.

(*Elle sort; Emma et les autres femmes la suivent.*)

SCÈNE XVII.

LORD DARNLEY, DESTAILLIS, LES CONVIVES.

DARNLEY.

A nous deux maintenant, M. l'homme de bien... De l'argent... vite, tous les fonds à moi que vous avez entre les mains.

DESTAILLIS, se jetant dans un fauteuil.

Oh! laissez-moi, de grâce, rassembler mes idées; cette scène pénible, la vue de cette jeune fille, tout cela m'a vivement ému. Mais lui! ce facteur! sous prétexte que ses enfans sont sans pain, se croire autorisé à rompre le cachet d'une lettre! C'est épouvantable.

DARNLEY.

Vous lairez-vous enfin? cesserez-vous de faire du sentiment et de la morale, et répondrez-vous à la seule question que je vous adresse? Le brave Durand, votre victime, n'a que moi d'ami sur la terre, et je suis encore là, tandis que lui... Ah! cette pensée me met au supplice.

DESTAILLIS.

M'y voici. Messieurs, veuillez vous asseoir.

DARNLEY.

Pourquoi faire?

DESTAILLIS.

Messieurs, je vous prie... (*Ils s'assoient tous, excepté Darnley.*) J'entre de suite en matière. Je vous ai rassemblés pour vous faire par d'un événement...

DARNLEY.

Que m'importe ?

DESTAILLIS.

D'un événement, croyez-le bien, encore plus pénible pour moi que pour vous-mêmes. Hélas ! mes pauvres amis, je suis ruiné, et je me vois réduit...

DARNLEY.

Nous y voilà... Le moraliste Destaillis va nous annoncer une nouvelle faillite.

TOUS.

Une faillite !

DESTAILLIS.

Je vous sais gré, mon cher ami, d'avoir prononcé pour moi ce vilain mot, qui ne s'échappe qu'avec peine de la bouche d'un honnête homme.

(*Tous les créanciers se sont levés d'un air de mauvaise humeur.*)

UN CRÉANCIER.

Mais, c'est affreux, M. le baron ! voilà un déjeuner qui me coûte soixante-quinze mille francs.

DARNLEY, montrant Destaillis.

Et celui-là, les lois de ce pays ne l'atteindront pas ! Ah ! je suis un peu revenu de mon enthousiasme pour la France.

DESTAILLIS, froidement.

Oui, messieurs, une malheureuse opération me force à déposer... et comme vous composez la masse de mes créanciers, j'ai cru devoir vous informer de mon malheur. J'offre vingt-cinq du cent.

PREMIER CRÉANCIER.

Comptant ?

DESTAILLIS.

Oui, messieurs, comptant, et cela payé, je suis totalement réduit à la mendicité ; mais, grâce au ciel, ma misère sera une honnête misère.

(*Les assistans, excepté Darnley, causent bas entre eux, et paraissent se consulter.*)

DARNLEY.

Votre misère est tout bonnement une banqueroute frauduleuse.

DESTAILLIS.

Que dites-vous là , mon cher ami ?

DARNLEY.

Moi, votre ami ! lorsque je suis volé par vous ; je vous défends du moins de me dire des injures.

DESTAILLIS.

Ne faites pas attention, messieurs, lord Darnley est étranger : notre langue ne lui est pas encore familière ; il ne connaît pas bien la valeur des termes qu'il emploie.

DARNLEY.

Je la connais assez... pour être bien certain désormais que votre nom, Destailis, veut dire en bon français un misérable, un infâme !

DESTAILLIS.

Mylord, vous m'insultez, et je vous en demande satisfaction.

DARNLEY.

Comment, satisfaction ? Vous voulez vous battre avec moi... Je doute que vous y soyez bien résolu, et que vous teniez assez à faire croire que vous êtes un honnête homme, pour vouloir le prouver à la pointe de l'épée... Quant à moi, je récusé cette preuve... un misérable, un infâme peut se battre tout comme un autre... et pour cela, on ne l'estimera pas davantage, on ne croira pas à son honneur. Mais le déjeuner que vous venez d'offrir à ces messieurs, mais cette assemblée de créanciers dont je fais partie... voilà une preuve qu'un duel ne peut détruire... Et lorsqu'elle m'a été donnée devant tant de témoins, je n'irai pas jouer ma vie contre la vôtre. Avez-vous un frère, un parent, un ami, un serviteur même qui vous estime assez pour embrasser votre cause, pour me donner un démenti ? fût-il le plus obscur, le plus pauvre de tous les hommes, j'accepte son défi, et je suis assez sûr de mon bras pour

lui laisser la vie en exposant la mienne... Mais, avec vous, ah ! la partie ne serait pas égale. Je mettrais au jeu plusieurs millions bien à moi, et une existence irréprochable... vous, l'argent des autres et votre friponnerie... On ne se bat pas avec un Destailis... on le méprise, monsieur, on le méprise !

DESTAILLIS, *à part.*

Ces Anglais ne seront jamais civilisés.

PREMIER CRÉANCIER.

Messieurs, terminez, de grâce une discussion tout-à-fait étrangère à l'affaire qui nous occupe. (*A Destailis.*) Vous avez parlé de vingt-cinq pour cent comptant.

DESTAILLIS.

Oui, messieurs, c'est tout ce que je possède. (*Tirant un papier de sa poche.*) Si vous acceptez mes offres, veuillez apposer votre signature au bas de cet acte que j'ai rédigé d'avance, et dont je vous prie de vouloir bien prendre connaissance.

(*Il remet l'acte à un des assistans.*)

DARNLEY.

Moi, je ne signerai pas. Accepter vingt-cinq pour cent, ce serait m'avouer complice de votre friponnerie.

DESTAILLIS.

A votre aise ; mais franchement vous avez tort. (*à demi-voix.*) Voyez ces messieurs, comme ils sont raisonnables, comme ils s'exécutent de bonne grâce ! ils signent sans se faire prier ! Ils savent bien ce qu'ils font : c'est à charge de revanche. (*Baissant encore plus la voix.*) Mon cher, vous êtes d'une maladresse, vous vous emportez sans raison ! Moi, vous faire perdre ces quatre cent mille francs !... vous me connaissez mal... Je comptais les offrir en dot à ma sœur... vous comprenez.

DARNLEY, *bas.*

Arrêtez !.. votre sœur... vous venez de dire un mot qui m'a brisé l'âme. Votre sœur... je ne suis pas assez injuste pour la mettre sur la même ligne que vous, et la rendre responsable de la conduite de son frère ; Emma, je l'aime, je l'adore ; pourquoi faut-il ?..

DESTAILLIS, à part.

Il cédera.

SCÈNE XVIII.

LES MÊMES, CAROLINE, EMMA, plusieurs femmes.

CAROLINE, entrant vivement, suivie d'Emma et de ses femmes.

Non, non, je ne veux pas rester ici. Plutôt, plutôt la mort sur le seuil de la prison de mon père... Ah ! mylord, emmenez-moi, emmenez-moi.

DARNLEY.

Venez, mademoiselle, vous trouverez toujours en moi un protecteur, un ami, un frère... Emma, je vous remercie des soins que vous avez donnés à cette jeune fille... Adieu... hier encore, ne connaissant le malheur que de nom, n'y croyant pas, je rêvais un avenir qu'il me faut repousser aujourd'hui...

EMMA, à part.

Que dit-il ?

DARNLEY.

Je ne pensais qu'à vous, à notre mariage ; mais une grande calamité, en pesant sur la vie d'un homme qui avait sauvé la mienne, m'interdit pour long-temps, pour toujours peut-être la joie et le bonheur. Vous, que j'aime, que j'aime encore... je pleure en vous disant adieu ; mais avant de songer à mes larmes, j'en ai d'autres à essuyer, d'autres plus précieuses que les miennes. Désormais, je ne puis plus être l'ami de votre frère, et tous mes jours, tous mes travaux, tous mes soins seront consacrés à la famille de sa victime. Adieu !

EMMA, se laissant tomber sur une chaise en pleurant.

Adieu !

DESTAILLIS, bas.

J'ai un autre parti à te proposer.

EMMA.

Ah ! mon frère...

DARNLEY, à *Caroline*.

Et maintenant... partons, mademoiselle; nous allons rendre les derniers devoirs à votre pauvre mère.

(*Ils s'éloignent tous deux.*)

ACTE QUATRIÈME.

Trois mois après. — Le théâtre représente une des salles basses séparant le Palais de Justice de la Conciergerie; au fond, une grille ouverte. Portes latérales, celle de gauche conduisant aux salles d'audience; celle de droite, à la Conciergerie. Au lever du rideau, des avocats portant des dossiers, vont du Palais de Justice à la Conciergerie et réciproquement. Plusieurs gendarmes vont et viennent de la grille du fond à la porte de gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOBINCOURT, en bourgeois, FORTUNÉ LARFAILLOU,
AVOCATS, GENDARMES.

(*Dobincourt et Larfaillou entrent par la porte de gauche.*)

LARFAILLOU.

En y'la-t-il de ces salles, de ces corridors, de ces portes!.. Il y a de quoi se perdre vingt fois en un quart-d'heure.

DOBINCOURT.

Heureusement, mon garçon, que je connais les êtres! Quand on a eu l'honneur de faire partie du jury...

LARFAILLOU.

Mais où sommes-nous donc à cette heure, bourgeois?

DOBINCOURT, désignant la porte de droite.

Voilà la porte du passage qui mène de la Conciergerie au Palais de Justice... Dans un instant, le facteur va sortir de son cachot et passer par ici pour aller au tribunal; et dans une heure, s'il est condamné, comme je le suppose, il traversera cette salle pour retourner au cachot.

LARFAILLOU.

Est-ce que vraiment vous croyez que ce pauvre homme sera condamné ?

DOBINCOURT.

C'est indubitable... Après l'audience d'hier et les dépositions des principaux témoins, il est impossible qu'on penche pour la clémence. Si l'on n'effrayait pas les malfaiteurs par de bons exemples, on voit déjà bien des crimes, on en verrait bien d'autres... tous les jours on serait dévalisé, pillé, assassiné chez soi. La justice ! la justice !.. Je ne connais que ça.

LARFAILLOU.

Tenez, bourgeois, ce que j'en dis, ce n'est pas pour vous offenser ; mais la justice, sans comparaison, c'est comme un maître : quand il s'est fourré là quelque chose dans la tête qui n'a pas le sens commun, on a beau lui prouver clair comme le jour qu'il est dans son tort, il ne veut pas convenir qu'il a fait ou dit une bêtise... v'là c' que c'est que la justice.

DOBINCOURT.

Larfaillou !.. Larfaillou !.. vous passez les bornes, vous les passez, mon garçon.

LARFAILLOU.

Pauvre cher homme ! je le vois encore assis entre ces deux grands escogriffes de gendarmes... A la vue de ces cheveux blancs, de son air abattu, j'ai senti mon cœur qui s'en allait, qui s'en allait... Et puis, cette pauvre mamselle Caroline... O mon Dieu ! mon Dieu !

DOBINCOURT.

Allons, nous y voilà mamselle Caroline !... Encore !... Fortuné Larfaillou, je condamne cette sensibilité intempestive, cet amour pour la fille d'un prévenu, d'un criminel... oui, d'un criminel... Car enfin, ce facteur a-t-il décacheté une lettre qui n'était pas à son adresse?... oui. S'est-il emparé des billets de banque que contenait cette susdite lettre?... encore oui. A-t-il disposé d'un de ces billets comme lui appartenant?... toujours oui. Donc il est coupable, donc il doit être puni... Tu

n'as donc pas entendu le procureur du roi ?... Comme il a parlé contre les voleurs ! comme il vous a traité tous ces gens-là !... On ne voit plus que des scélérats quand on l'entend parler, M. le procureur du roi... C'est-à-dire qu'hier soir en l'écoutant, il me semblait que mon voisin guettait ma montre, et involontairement j'ai rentré ma chaîne.

LARFAILLOU.

Silence !... Tenez, tenez, la voilà.

DOBINCOURT.

Qui donc ?

LARFAILLOU.

Mamselle Caroline et sa sœur... avec ce jeune Anglais qui ne les quitte pas.

DOBINCOURT.

Ah ! oui... mylord Kresneley... Karnet... un nom extraordinaire.

LARFAILLOU.

Voyez donc comme elles pleurent toutes les deux... ces pauvres enfans !

SCÈNE II.

LES MÊMES, DARNLEY, CAROLINE, HENRIETTE.

DOBINCOURT.

Comment peut-on donner le bras à la fille d'un homme qui probablement sera... Faisons comme si nous ne les connaissions pas, et retournons dans la salle des témoins. *(Il sort.)*

LARFAILLOU à lui-même, en regardant lord Darnley.

Ah ! mon Dieu, qu'il est heureux, lui, d'être mylord et de pouvoir les consoler !... Je suis si pauvre !... Il a de l'or, lui !... moi, je n'ai que des larmes !

(Pendant ce temps, lord Darnley a descendu la scène avec les deux jeunes filles.)

CAROLINE.

Merci, mylord, merci !... Vous allez venir à cette dernière audience, n'est-ce pas ?

HENRIETTE.

Vous nous protégerez jusqu'à la fin.

CAROLINE.

Vous ne craignez pas d'attirer sur vous une part de l'opprobre qui couvre les enfans d'un coupable... car ils le disent tous , qu'il est coupable.

DARNLEY.

Que m'importe ce qu'ils disent ! A mes yeux , le seul tord de ce pauvre Durand fut de sacrifier jusqu'à son honneur pour donner un morceau de pain à ses enfans. Je ne sais pas au juste si c'est un crime... ou une vertu.

LARFAILLOU , à part.

A la bonne heure , il pense comme moi , le mylord ! Ce qu'il dit là , ça m'empêche d'être jaloux de lui.

DARNLEY.

Mais vous le savez , mademoiselle , il faut que je vous quitte quelques instans... Ce mémoire , que j'ai fait rédiger en faveur de mon ami , déjà je l'ai fait remettre à la cour , à quelques-uns des membres du jury ; mais tous ne l'ont pas encore , et je veux qu'il soit répandu avec profusion ; que tout le barreau , que le public enfin apprécie à sa juste valeur ce qu'ils appellent le crime de votre père. Je ne voudrais pas vous laisser seules en ces lieux... et pourtant... je n'ai personne...

LARFAILLOU.

Personne ?.. me voilà , moi !

DARNLEY.

Toi !... En effet , et lui aussi s'est intéressé à votre destinée , et lui aussi a témoigné pour nous au tribunal.

CAROLINE.

Mon ami..

LARFAILLOU.

Ah ! mademoiselle... (à part.) Son ami !.. (Haut.) Voyons , mylord , où trouverai-je ces mémoires dont vous me parlez ?

DARNLEY.

Dans ma voiture... devant la grille du Palais...

(Il écrit un mot au crayon sur son carnet.) Tiens , avec ce mot on te le remettra.

LARFAILLOU.

J'y cours... et j'en répandrai, j'en donnerai aux juges, aux avocats, aux huissiers, aux gendarmes, aux sergens de ville, à tout le monde... Mamselle Caroline, je n'oublierai jamais que vous m'avez appelé votre ami.

(Il sort en courant.)

SCÈNE III.

LORD DARNLEY, CAROLINE, HENRIETTE.

CAROLINE.

Si cet écrit pouvait persuader les juges.

HENRIETTE.

Est-ce que tu en doutes, Caroline ?

CAROLINE.

Mylord, l'espérez-vous ?

DARNLEY.

Je ne sais... je n'ose plus croire à rien depuis la dernière faillite de ce Destailis et l'arrestation de votre père. Riche aujourd'hui, avec l'or des autres, le banqueroutier a de nombreux amis ; il a volé le Code à la main en remplissant toutes les conditions voulues ; sa personne est sacrée : vos lois le protègent... et ces lois, comment voulez-vous que j'y compte, lorsqu'il s'agit de sauver un brave homme, coupable seulement de misère, d'amour paternel, et d'un instant de détresse ? Ah ! ce sont surtout les interprètes de ces lois que je redoute ! ils sont comme ces subalternes qui outrepassent toujours les ordres qu'on leur a donnés : les uns font détester leurs maîtres, les autres font maudire la législation.

CAROLINE.

Ainsi, plus d'espérance !

HENRIETTE.

Ah ! mon Dieu !

DARNLEY.

Allons, pardonnez-moi de vous donner si peu de consolations et de courage; mais pendant ces trois mois... ces trois siècles qui viennent de s'écouler, j'ai vu changer tout mon caractère; j'ai vu s'anéantir ma confiance, mes affections, mes rêves de jeune homme... Le genre humain, je le bais maintenant!.. La France! je voudrais la fuir, et je l'aimais tant!.. Pour elle, j'avais quitté ma mère!.. Ah!.. Mais que vais-je vous dire? parlons de vous, de vous seules, mes enfans, qui pleurez, et dont je ne songeais plus à essayer les larmes!

HENRIETTE.

Ma sœur! ma sœur! vois donc... c'est mon père qu'on amène!

CAROLINE.

Mon père!..

(Toutes deux vont se jeter dans les bras de Durand.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, DURAND, QUATRE GENDARMES, UN
HUISSIER du Palais de Justice.

(Durand, après avoir embrassé ses enfans, serre la main de lord Darnley. — Moment de silence.)

L'HUISSIER.

Mylord, veuillez vous retirer... Les parens seuls.

DARNLEY.

Monsieur... pour lui, je crois, je vauz bien un parent... n'est-il pas vrai?

DURAND.

Par malheur, ici ce n'est pas moi, mylord, qui serai consulté.

L'HUISSIER.

Vous ne pouvez rester sans un permis de monsieur le président.

DARNLEY.

Eh bien! où est-il?

L'HUISSIER.

On va vous conduire auprès de lui.

(Il fait signe à un gendarme.)

DANNLEY.

Je reviens.

(Il sort par la droite avec un gendarme.)

SCÈNE V.

DURAND , HENRIETTE , CAROLINE.

DURAND.

Henriette... Caroline... on ne tardera pas à prononcer ma sentence... Peut-être, hélas! ne me reste-t-il dans ce monde que bien peu d'instans pour vous voir, pour vous embrasser!..

HENRIETTE et CAROLINE.

Ah! mon père!

DURAND.

Mes enfans, ne cherchez pas à me donner de l'espoir... il s'enfuirait si vite que ce serait un triste bienfait... je serai condamné... Le bague... et pour moi, je vous le dis, le bague, c'est la mort!

CAROLINE et HENRIETTE.

La mort!

CAROLINE.

Eh quoi! perdre jusqu'à cette pensée consolante qu'un jour vous nous seriez rendu... Non, oh! non, ce serait trop affreux.

DURAND.

Vivre serait plus affreux encore! Tu ne sais donc pas, Caroline, lorsque je serais de retour, après avoir subi ma peine, qu'il faudrait en recommencer une plus pénible, plus écrasante encore? Tu ignores donc que je ne pourrais faire un pas sans être montré du doigt, sans entendre murmurer à mon oreille: Tenez, le voilà... c'est Durand!.. Durand, le forçat libéré... Ah! jamais! jamais! plutôt mourir! mon Dieu plutôt mourir!..

SCÈNE VI.

LES MÊMES, L'HUISSIER, DES GENDARMES.

L'HUISSIER.

L'audience est ouverte ; on vous attend.

CAROLINE.

Ah !..

HENRIETTE.

Déjà !

CAROLINE.

Nous vous suivons, mon père.

HENRIETTE.

Où... N'est-ce pas, monsieur, que nous pouvons le suivre ?
(*L'huissier fait un signe affirmatif.*)

CAROLINE.

Es vous voyant entouré de vos enfans, en songeant que pour nous, pour nous seules, vous avez été coupable... ils n'auront pas la force de vous condamner.

DURAND.

Dieu le veuille !..

(Il sort par la gauche avec Caroline et Henriette. On entend du côté opposé la voix de Larfaillou.)

SCÈNE VII.

LARFAILLOU, puis LORD DARNLEY.

LARFAILLOU, en dehors.

Je vous dis que je puis passer ; j'ai un permis de M. le président... (*Il entre.*) Ah ! c'est bien heureux... Eh bien !.. personne ?.. Est-ce que déjà... Ah ! mon Dieu oui... (*Il regarde dans la coulisse.*) L'audience est commencée ! Pauvre père Durand !.. j'ai peur comme si j'étais moi-même sur le banc des accusés.

DARNLEY, entrant aussi par la droite.

Enfin, je l'ai obtenu, et me voilà... (*A Larfaillou.*)
C'est toi ?

LARFAILLOU.

Mylord, voyez-vous d'ici votre mémoire ?.. Ils en ont tous.

DARNLEY.

Merci, merci, mon ami !

LARFAILLOU.

Ah ! entendez-vous ? c'est votre avocat.

DARNLEY.

Oui.

LARFAILLOU.

Écoutons, écoutons... (*Moment de silence.*) C'est bien, c'est très bien... ce qu'il vient de dire...

DARNLEY.

Silence !.. Je voudrais entrer.

LARFAILLOU.

Et moi aussi ; mais à présent.... déranger tout ce monde...

DARNLEY.

Il est trop tard... on écoute avec tant d'attention !

LARFAILLOU.

Restons ici.

DARNLEY.

Il ne faut pas qu'on perde une seule de ses paroles.

(*On ferme la porte conduisant au tribunal.*)

LARFAILLOU.

Ah ! mon Dieu ! on a fermé la porte ! nous ne pouvons plus rien voir.

DARNLEY.

Ni rien entendre... Je meurs d'inquiétude.

LARFAILLOU.

Et moi donc ! ça me fait un effet... ah ! que c'est bête de trembler comme ça... Mais vous aussi, monseigneur, vous tremblez.

DARNLEY.

Pourvu que cet avocat n'aille pas oublier un des moyens de conviction dont nous sommes convenus ensemble.

LARFAILLOU.

Non , non , il ne l'oubliera pas.

DARNLEY.

Oh ! je donnerais dix ans de ma vie pour lui faire gagner sa cause.

LARFAILLOU.

Et moi, je donnerais ma vie toute entière pour essuyer les larmes de cette pauvre mamselle Caroline.

DARNLEY.

Que dis-tu ? Ah ! cette pensée est noble et belle, et tu es un brave garçon , mon ami !

LARFAILLOU.

Et vous , mylord, vous ne tiendrez peut-être pas à un éloge dans la bouche d'un pauvre diable comme moi ; mais je vous admire , je me jetterais au feu pour vous s'il le fallait... et pourtant je dois vous l'avouer... jusqu'à présent , je n'aimais pas beaucoup les grands seigneurs... je dirai même que je ne les aimais pas du tout.

DARNLEY.

Ainsi , le ciel nous a réunis, toi Français, moi étranger, moi, de la classe la plus élevée, toi, de la dernière, pour nous émouvoir ensemble sur la même infortune, partager les mêmes craintes, les mêmes espérances ; pour trembler et pour pleurer ensemble. Ta main, mon brave, ta main... et quelque part que je te retrouve , je me souviendrai toujours que nous sommes rencontrés ici, entre la Conciergerie et la cour d'assises, pendant qu'on jugeait notre ami.

LARFAILLOU.

Et moi aussi, je m'en souviendrai.

DARNLEY.

Mais , dis-moi , je suis attaché à cette famille par les

tiens de la reconnaissance. Durand m'a sauvé la vie ; mais toi , tu ne lui dois rien , n'est-ce pas ? Ton amitié est plus désintéressée que la mienne.

LARFAILLOU.

Non , mylord , vous vous trompez.

DARNLEY.

Comment ?

LARFAILLOU.

J'aime mamselle Caroline.

DARNLEY.

Tu l'aimes ?

LARFAILLOU.

Oh ! mais sans espérance , et ça ne m'empêchera pas de l'aimer toute ma vie.

DARNLEY.

Sans espérance... pourquoi ? est-ce de l'or qui te manque ? Je t'en donnerai.

LARFAILLOU.

Vraiment... mais ça ne suffirait pas : pour être aimé d'elle , il me faudrait d'autres manières que les miennes , une autre éducation , enfin , tout ce qui me manque.

DARNLEY.

Écoute. Après que je t'ai serré la main tout-à-l'heure , après que je t'ai fait la promesse que tu viens d'entendre , tu ne penseras pas que je veuille t'humilier , ni t'avilir... Mais tel que tu es , mon garçon , tu ne peux convenir , en effet , à mademoiselle Caroline. Te sens-tu le courage de la mériter ?

LARFAILLOU.

Oh ! oui , mylord.

DARNLEY.

Et d'acquérir à force de soins et de travail , en un an , dix mois au plus , ce langage , ces manières , cette éducation qui te manquent , et qui sont d'ordinaire le fruit de huit ou dix années d'études ?

LARFAILLOU.

Oui, mylord, j'en suis sûr.

DARNLEY.

Et si Durand est condamné, condamné aux galères, entends-tu bien, cela ne changera pas ta résolution ?

LARFAILLOU.

Au contraire... car c'est alors surtout que mademoiselle Caroline aurait besoin d'un appui, d'un soutien. Pardine ! si elle était heureuse, le beau cadeau à lui offrir qu'un mari de mon espèce ! elle aurait trop à choisir... Mais quand elle n'a que des chagrins, les prendre tous pour moi, entrer dans sa famille, quand sa famille va être flétrie par un arrêt... braver cette opinion des autres qui est bien quelque chose, même lorsqu'elle est injuste, et leur dire à tous : oui, je suis le gendre d'un galérien... et j'en suis fier, et je vous souhaite à tous d'avoir la vertu et la probité de mon beau-père le galérien... Voilà ce que je veux, voilà ce qu'il me faut... et puisque vous pouvez me le faire obtenir, je vous le demande, mylord, je vous en supplie à genoux, les mains jointes et les larmes aux yeux.

DARNLEY.

Eh bien ! dans un an, avant peut-être, si tu es digne d'elle, tu seras son mari.

LARFAILLOU.

Ah ! mylord !

DARNLEY.

Pas de remerciemens... je n'en veux pas, je n'en veux pas. Fasse le ciel que de cette journée si cruelle pour tous... il résulte pour toi, un bonheur que moi je ne dois jamais connaître !

LARFAILLOU.

On vient.

DARNLEY.

Ah ! sans doute, l'arrêt est prononcé... et ma frayeur recommence.

LARFAILLOU.

Et la mienne !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, CAROLINE, HENRIETTE.

CAROLINE.

Mylord, mylord, ah ! si vous saviez... je crois... oui, ce n'est pas une erreur, une illusion... sauvé !

LARFAILLOU et DARNLEY.

Sauvé !

CAROLINE.

Ah ! qu'il a de talent, cet avocat ! comme il a su convaincre, persuader nos juges ! surtout quand il nous a montrées, ma sœur et moi ! et puis, votre mémoire que tout le monde avait parcouru... dont il a relu tout haut plusieurs passages... Ah ! que n'étiez vous là !. On pleurait, ils pleuraient tous... et chacun dans l'audience répétait ce mot qui me comblait de joie : acquitté, acquitté... En vain notre adversaire, le procureur du roi a voulu prendre la parole, on ne l'écoutait pas, on pleurait toujours, on nous regardait ; et moi, si contente de ce résultat inattendu, mais toute surprise de ne pas vous voir... je suis sortie, j'ai couru, je suis venu, et mē voilà, mylord... c'est à vous que nous le devons... Sauvé ! mon père ! sauvé !. (*à Larfaillou.*) Ah ! mon ami... et vous aussi vous prendrez part à ma joie ; mon père est sauvé !

DARNLEY.

Ah ! bonheur ! bonheur !

CAROLINE.

Venez, venez donc !. et vous allez l'entendre

(Il vont pour sortir. Duressel, substitut, entre en scène avec plusieurs avocats.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, DURESNEL, et plusieurs autres personnages muets.

DURESNEL.

Je vous remercie, messieurs; j'avais affaire à forte partie... et je viens de remporter une éclatante victoire.

DARNLEY.

Que dit-il?... ce n'est pas notre avocat.

CAROLINE.

Non... je ne comprends pas.

DURESNEL.

Je conviens qu'après le plaidoyer fort éloquent de mon rival, il était difficile de l'emporter sur lui; aussi ai-je eu de la peine à commander l'attention... mais enfin j'ai triomphé; j'ai détruit l'un après l'autre tous les argumens de la défense, et Durand est condamné.

DARNLEY et LARFAILLOU.

Condamné!

CAROLINE, pleurant.

Mon père... condamné... Ah! malheureuse!

DARNLEY, à Duresnel.

Et quelle est sa peine?

DURESNEL.

Absolument ce que j'avais demandé dans mes conclusions, cinq ans de fers, la marque, l'exposition.

LARFAILLOU.

Ah! c'est affreux.

CAROLINE.

Mon pauvre père!... c'est son arrêt de mort.

DARNLEY.

Ainsi, de ce matin, M. le substitut, la société vous doit beaucoup de reconnaissance.

DURESNEL.

Mais assez... je le crois.

DARNLEY.

Beaucoup trop... oui, je trouve, moi, que vous prenez trop chaudement ses intérêts... Vous êtes bien jeune encore... A peine si vous êtes sorti des bancs de vos écoles, et déjà vous êtes appelé à demander ou la mort ou le déshonneur d'un homme; et pour vous, c'est un objet d'étude; pour ainsi dire, un moyen d'avancement dans votre sévère profession... Et lorsque vous venez d'envoyer un malheureux aux galères, vous en parlez avec tant de légèreté... vous êtes heureux d'avoir remporté une si triste victoire! monsieur, que penseriez-vous du bourreau qui dirait en votre présence: Hein! comme j'ai bien coupé cette tête! Eh bien! quand je vous ai entendu parler tout-à-l'heure, voilà l'effet que vous avez produit sur moi.

DURESNEL.

Monsieur... que signifie ce langage? Traiter ainsi le ministère public!

DARNLEY.

Ce n'est pas le ministère public que j'attaque, c'est vous seul! monsieur, c'est vous seul!

SCÈNE X.

LES MÊMES, L'HUISSIER puis des GENDARMES et DURAND.

L'HUISSIER.

Le condamné va partir à l'instant pour Bicêtre.

DARNLEY, LARFAILLOU, et CAROLINE.

Ah!

(Durand entre au milieu des gendarmes, tenant par la main sa jeune fille Henriette. Il est abattu, et marche avec beaucoup de peine.)

CAROLINE.

C'en est donc fait!

DURAND, *presqu'évanoui, et soutenu par ses deux enfans.*

Ils avoient tous pleuré sur ma misère... mais bientôt ils n'ont vu que l'article du code dont ils sont les esclaves... Pour ces hommes infailibles, les résultats sont tout, les causes rien. Cinq ans, la flétrissure, et une heure d'exposition!... Non, mes enfans, non, je n'aurai pas le courage de vivre.

HENRIETTE et CAROLINE.

Ah ! mon père !

(Larfaillou soutient la tête de Durand qui semble près de défaillir.)

DARNLEY, *se tournant vers le substitut.*

Eh bien ! monsieur le substitut, êtes-vous encore satisfait de votre ouvrage ? de votre victoire ? Ah ! puisque vous êtes arrivé à cette pénible magistrature, poursuivez donc les coupables sévèrement, avec rigueur même... mais quand vous aurez réussi, essayez une larme et dites : Il est bien pénible de trouver toujours des criminels, je voudrais perdre toutes mes causes. Alors, votre ministère demeurera ce qu'il doit toujours être, noble et honorable. Autrement, je le répète, monsieur, vous seriez toujours au rang de l'exécuteur des hautes-œuvres.

ACTE CINQUIÈME.

La route de Bicêtre. — Le théâtre représente une grande route bordée d'arbres, traversant une partie de la scène. A peu de distance au fond, un peu sur le côté, est une élégante maison de campagne ; en avant de la maison, un péron orné de statues et d'arbustes. Toutes les croisées sont illuminées ; il y a bal. On entend en sourdine le son des instrumens ; on voit l'ombre des danseurs à travers les rideaux. La scène se passe à la fin de la nuit. Au lever du rideau, Destailis, en costume de bal, descend les marches du péron.

SCÈNE PREMIÈRE.

DESTAILLIS, seul.

Ah ! j'avais besoin de respirer l'air frais du matin... Il fait une chaleur là-haut... Je tiens donc enfin la fortune ! comblé des faveurs de cette volage déesse, je puis braver tous ses caprices. Ces pauvres créanciers ! ils prétendent que je ne suis pas ruiné ! ils vont même jusqu'à dire que je suis beaucoup plus riche qu'auparavant. Pour ne pas entendre leurs plaintes, je me suis retiré d'abord dans une de mes terres au fond de la Bretagne ; puis enfin, comme il faut un terme à tout, je me suis rapproché de la capitale : ici, à deux lieues de Paris, je cherche à en rassembler tous les plaisirs dans ma maison de campagne ; je donne des bals, des fêtes, et je parviens à me distraire des chagrins que je cause à mes créanciers. Il faut bien se faire une raison... (*Apercevant Duresnel qui descend les marches du péron.*) Ah ! voici mon futur beau-frère... substitut... et avant un an, procureur du roi. C'est une excellente chose que l'alliance d'un magistrat, surtout quand on est sujet à avoir de mauvaises affaires.

SCÈNE II.

DESTAILLIS, DURESNEL.

(Il commence à faire jour.)

DURESNEL.

Est-ce vous, Destailis ?

DESTAILLIS.

Moi-même.

DURESNEL.

Eh bien ! je vous ai vu pendant le bal parler longtemps à votre charmante sœur. Vous lui avez dit...

DESTAILLIS.

Que la toge de l'impassible magistrat ne vous préserve pas des faiblesses de l'humanité ; que vous l'aimez, que vous l'adorez, et que je vous ai promis, moi, qu'elle serait votre femme.

DURESNEL.

Et qu'a-t-elle répondu ?

DESTAILLIS.

Rien... Elle a souri... Touchez-là, mon cher beau-frère.

DURESNEL.

Ah ! mon ami, ma reconnaissance...

DESTAILLIS.

Allons, vous plaisantez... votre amitié, entendez-vous ; rien que votre amitié... Mais en me demandant la main de ma sœur, vous m'avez parlé de votre fortune, de vos espérances ; vous m'avez dit quelle était votre position dans le monde ; il est juste aussi que je vous expose la mienne.

DURESNEL.

A quoi bon ?

DESTAILLIS.

J'ai été banquier, j'ai eu des malheurs, des pertes considérables m'ont forcé de quitter les affaires ; après avoir, Dieu merci, satisfait à tous mes créanciers, il me reste une fortune honnête et l'estime des gens de bien. Je viens tout récemment d'en recevoir une nouvelle preuve : les notables de la commune de Gentilly, de laquelle dépend ma terre, viennent de me choisir pour leur maire, et je suis porté pour la décoration.

DURESNEL.

Ah ! je vous félicite...

DESTAILLIS.

Il n'y a pas de quoi. Qu'est-ce qui n'est pas décoré ?
Il faut bien faire comme tout le monde.

(Ici Emma paraît sur le perron.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, EMMA, en toilette de bal.

EMMA.

Savez-vous, messieurs, que vous n'êtes pas fort aimables ? Votre absence a été remarqué... on s'en étonne... Le bal touche à sa fin, et pour le prolonger un peu, il faut la présence et les prières du maître de maison.

DURESNEL.

Pardon, mademoiselle, je demande grâce pour votre frère ; c'est moi seul qu'il faut accuser.

EMMA.

Accuser est de votre ressort, M. le procureur du roi... ce serait empiéter sur vos prérogatives.

DESTAILLIS.

Tu as raison... nous voilà prêts à te suivre. M. le substitut, donnez la main à votre future !..

EMMA.

Ah ! mon frère, de grâce...

DURESNEL.

Est-il bien vrai, mademoiselle, vous ne me défendez pas d'espérer ?..

EMMA.

Monsieur, voici toute la société... Je te te disais bien, Victor, on s'impatiente de ne plus te voir.

(Une partie de la société, hommes et femmes, paraît sur le perron et descend la scène.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, LA SOCIÉTÉ.

DESTAILLIS.

Est-ce que vous songeriez déjà à nous quitter? ah! mesdames, il y aurait vraiment de la cruauté à nous priver si tôt de votre présence.

UN CONVIVE.

Au contraire, mon cher baron, nous sommes envoyés en députation près de vous pour vous prier de vouloir bien nous permettre de danser jusqu'au passage de la chaîne.

EMMA.

La chaîne!

(De ce moment son visage devient triste et réveur.)

LE CONVIVE.

Oui, mademoiselle, les forçats qui quittent Bicêtre pour se rendre à Toulon, et l'on assure qu'ils doivent suivre cette route.

EMMA.

Les forçats!

DESTAILLIS.

Comment donc! très volontiers, j'aurai le plaisir de vous posséder plus long-temps.

DURESNEL, à Emma.

Eh bien! mademoiselle, qu'avez-vous? depuis un instant vous semblez souffrir...

DESTAILLIS.

En effet... la fatigue du bal sans doute...

EMMA.

Non, non... mais... ce singulier plaisir que vous semblez attendre avec tant d'impatience... cette chaîne... je ne veux pas, moi, je ne veux pas la voir. *(Bas à Destaillis.)* Mon frère... cette pensée m'a rappelé un souvenir... ce pauvre Durand! Caroline... mon amie, ma compagne d'enfance! Ah! rentrons. *(Haut.)* Venez, mesdames, venez avec moi dans nos salons; nous ferons ensemble une quête pour ces malheureux.

TOUS.

Oui , oui , c'est cela , une quête ! une quête !

EMMA.

Et vous reviendrez : alors vous aurez le droit d'assister à leur passage , car vous aurez payé vos places à ce triste spectacle. Venez , venez.

(Tout le monde remonte en courant le perron; Destaillys reste en scène.)

SCÈNE V.

DESTAILLIS , puis ANTOINE.

DESTAILLIS.

Elle est adorable , ma petite sœur ; parole d'honneur , je m'attendrais , si j'en étais capable. Antoine ?

ANTOINE.

Monsieur le baron !

DESTAILLIS.

Mettez-vous en sentinelle , sur la route , et avertissez-nous de l'arrivée de la chaîne.

(Antoine s'incline , Destaillys remonte.)

SCÈNE VI.

ANTOINE , seul.

C'est bien agréable d'aller se planter en faction sur la grande route , pendant que les camarades trinquent à l'office. Un honnête homme se mettre en embuscade pour guetter des coquins!.. Quand je dis un honnête homme... je le suis à la façon de mon maître : il a fait deux faillites... moi , je n'ai pu déposer encore qu'une seule fois mon bilan... et un tout petit bilan... j'ai de la marge... Il me faut une douzaine d'années pour arriver à la probité de M. le baron. Enfin , puisqu'il le veut , allons-nous-en à la rencontre des galériens.

(Il s'éloigne par la gauche. Au fond , dans le salon , la musique de bal , interrompue pour un instant , recommence plus vive et plus bruyante. On voit arriver par la droite Larfaillou , en frac , mais gauche et mal à son aise dans son costume , puis lord Darnley , en

redingote de voyage, donnant le bras à Caroline, moins pauvrement vêtue que dans les actes précédens, mais toujours avec beaucoup de simplicité; l'air triste et malheureux comme toujours.)

SCÈNE VII.

LARFAILLOU, LORD DARNLEY, CAROLINE.

LARFAILLOU.

Par ici, par ici, mylord.

DARNLEY.

Venez, venez, mademoiselle; vous m'avez promis plus de fermeté... Vous avez voulu revoir, embrasser encore votre père, et je vous ai conduite sur son passage... mais la vue de vos larmes affaiblirait son courage, et il en a tant besoin! (*Remarquant le bruit de la musique.*) Ah!.. pendant que nous pleurons ici, d'autres s'amuse.

CAROLINE.

Il y a bal dans cette maison.

LARFAILLOU.

Ces gens-là prennent bien mal leur temps.

DARNLEY.

Mais je suis inquiet... je ne vois point paraître mon notaire, et pourtant ma voiture a dû le prendre chez lui ce matin pour le conduire de ce côté.

CAROLINE.

Votre notaire! quel motif?

DARNLEY.

Vous le saurez, mademoiselle. (*A Larfaillou.*) Mon ami... tu reconnaîtras bien mon équipage.

LARFAILLOU.

Sans doute, mylord; mais...

DARNLEY.

Eh bien!

LARFAILLOU, *bas.*Quoi! déjà... aujourd'hui... mylord, vous voulez?...
6

DARNLEY, *bas.*

Oui, je le veux... il le faut. Va, va, mon ami.

LARFAILLOU, *bas.*

Je vous obéis; mais j'ai bien peur... j'ai observé... j'ai cru reconnaître quelque chose... enfin... (*Haut à Caroline.*) Mademoiselle... certainement... Mylord vous dira... Ce n'est pas ma faute, mademoiselle... Je ne peux pas vous expliquer... parce que depuis deux mois que j'apprends la grammaire... ça m'embrouille, et je parle plus mal encore et plus difficilement qu'autrefois. Mais c'est égal.. comptez toujours.. Oui, mademoiselle... mon sang... ma vie... tout, mademoiselle... Voilà, mademoiselle. Au revoir, mademoiselle. (*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

CAROLINE, LORD DARNLEY.

CAROLINE.

Que veut-il dire ?

DARNLEY, *à part.*

Allons, je vais remplir la promesse que je lui ai faite... Il l'aime, il est digne de son amour; il sera son mari. (*Haut.*) C'est un brave jeune homme, n'est-ce pas ?

CAROLINE.

Oui, c'est avec vous, mylord, le seul ami que nous ayons sur la terre.

DARNLEY.

Et c'est au jour du malheur qu'il s'est déclaré votre ami.

CAROLINE.

Comme vous, mylord... Mais vous, c'est une existence brillante, des jours de fête, de plaisirs et d'honneurs, que vous avez échangés contre le spectacle continu de nos douleurs et de notre humiliation ! Votre carrière a été arrêtée... votre avenir brisé à cause de nous, plus de bonheur... plus d'hymen... plus rien pour vous... rien... que des ennuis et des larmes !

DARNLEY.

Des larmes !.. et comptez-vous pour rien , mademoiselle , le plaisir de les essuyer ? Des larmes !.. ah ! combien il est à plaindre celui qui n'en a jamais versé pour en épargner à ses amis ! Tenez ! tenez , mademoiselle , je vous en conjure , ne parlons pas de moi , mais de ce jeune homme , de lui seul... Tout en s'occupant de vous chaque jour , en courant de vous à votre père et à la pension de votre jeune sœur , il prenait sur ses nuits pour que son esprit , son langage fût un peu plus à la portée du vôtre , pour devenir un peu plus votre égal... Oui , mademoiselle , il refait son éducation... il travaille , il étudie... avec peine , avec beaucoup de peine... car l'étude est difficile lorsqu'on s'avise seulement de s'y livrer à son âge... mais il a tant de zèle , tant d'ardeur , tant de courage !.. il désire tant ne pas vous paraître indigne de toute votre amitié... Il réussira , j'en suis sûr. Vous l'aimerez , mademoiselle , n'est-il pas vrai , vous l'aimerez ?

CAROLINE.

Ah ! je l'aime déjà... comme un frère.

DARNLEY.

Eh bien ! écoutez-moi : jusqu'à présent , vous avez trouvé chez une dame de mes compatriotes un asyle respectable... Maintenant , votre sœur... une enfant , peut rester en pension chez elle , et personne ne blâmera , ne suspectera ma conduite , lorsque j'irai voir et embrasser cette enfant. Mais vous , mademoiselle , désormais celui qui vous protégera doit avoir le droit de s'avouer hautement votre protecteur , sans que personne en soit surpris ou puisse en médire. Mademoiselle , celui-là , pour avoir ce droit , doit être votre mari.

CAROLINE.

Mon mari !

DARNLEY.

Pardon , si je vous dis cela dans une journée aussi douloureuse ; mais vous devez comprendre que cela est

nécessaire. Depuis le jour où votre père fut condamné, ce projet est là... et d'abord j'avais remis à un an son accomplissement; mais j'ai réfléchi, et ma dernière pensée a été de fixer aujourd'hui même la signature du contrat.

CAROLINE.

Aujourd'hui ! (*A part.*) Ah ! mon Dieu ! son regard... l'accent de sa voix... Je tremble.

DARNLEY.

Et voilà pourquoi j'ai envoyé chercher mon notaire... Dans un instant, ici, vous allez voir votre malheureux père; à la face du ciel, il pourra consentir à votre mariage; il emportera avec lui l'idée consolante que vous ne restez pas seule au monde; et songez-y bien, mademoiselle, plus tard, demain même, vous ne pourriez plus avoir à cette union la bénédiction paternelle.

CAROLINE, *à part.*

Non, non, je ne puis... je n'ose croire... Ah ! serait-il possible ? (*Haut.*) Mylord, cet époux quel est-il ?

DARNLEY.

C'est...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, LARFAILLOU.

LARFAILLOU.

Mylord, votre notaire est arrivé; il est dans l'auberge voisine... il prépare le contrat de mariage.

DARNLEY.

C'est bien, mon ami... (*A Caroline.*) Celui qui ose prétendre au titre de votre époux en est digne, je le crois... Il porte un cœur capable de vous comprendre... Il a compati à toutes vos peines... souvent ses pleurs se sont mêlés aux vôtres... Il vous aime.

CAROLINE.

Il m'aime ! lui !

DARNLEY.

Et si vous le refusiez, Caroline, vous le rendriez bien malheureux.

CAROLINE.

Ainsi, mylord, cet homme généreux, qui a tant fait pour nous déjà, qui s'est sacrifié au malheur de notre famille, ne craindrait pas, ne rougirait pas de donner son nom à la fille du forçat ?

DARNLEY.

Non, il serait fier d'être votre époux.

CAROLINE.

Enfin... son nom, mylord ?

DARNLEY.

Quoi ! ne l'avez-vous pas deviné, Caroline, votre époux... c'est lui... *(Il montre Larfaillou.)*

CAROLINE.

Lui ! ah !.. oui... c'est lui !.. depuis long-temps, en effet, je l'avais deviné...

(Elle tombe en pleurant sur un banc de pierre placé sur la route.)

LARFAILLOU, à lui-même.

Ah ! mon Dieu ! elle pleure ! Je le savais bien, moi, je ne me trompais pas !

DARNLEY.

Mademoiselle, qu'avez-vous ? cette émotion...

CAROLINE, se relevant.

Ce n'est rien... mylord... rien ; mais comme vous disiez, c'est qu'il est pénible de songer à un hymen, lorsque mon père.

DARNLEY.

Mais ne pensez-vous pas, ainsi que moi, qu'il le faut ?

CAROLINE.

Oui, mylord, il le faut.

DARNLEY.

Et votre réponse ?

CAROLINE.

Ma réponse ?.. Oul, oui, j'accepte avec reconnaissance l'époux que vous m'avez choisi.

DARNLEY, se tournant vers Larfaillou.

Eh bien ! mon ami, es-tu content ?

LARFAILLOU, d'une voix étouffée par les sanglots.

Moi ! oui, mylord, je suis content, je suis... je suis très content.

DARNLEY.

Comment ! que signifie... (Il est placé au milieu d'eux, et les regarde l'un après l'autre ; tous deux sont dans la même attitude, baissent les yeux et pleurent.) Tous les deux !.. ami, parle-moi, regarde-moi... Crains-tu d'être sincère, confiant avec lord Darnley ? Ne te rappelles-tu pas que le grand seigneur a donné toute son amitié à l'homme du peuple, le jour où ils se sont rencontrés ensemble entre la Conciergerie et la cour d'assises ?

LARFAILLOU, bas.

Oui, mylord, et je me rappelle aussi que l'homme du peuple a promis de s'en souvenir toujours comme le grand seigneur. Ainsi il n'est pas de sacrifice que vous n'ayez le droit d'attendre de ce pauvre diable que vous appelez votre ami. Voilà pourquoi je consens à ce mariage.

DARNLEY.

Mais c'est toi qui me l'as demandé ?

LARFAILLOU.

Oui, je vous l'ai demandé... dans ce temps-là !..

DARNLEY.

Mais je ne te comprends pas... Est-ce que tu ne l'aimerais plus ?

LARFAILLOU.

Au contraire, c'est elle qui ne m'aime pas.

DARNLEY.

Tu te trompes, mon ami, n'est-il pas vrai, Caroline, vous me l'avez dit... vous l'aimez... comme un frère ?

CAROLINE.

Oui, mylord.

LARFAILLOU.

Oh ! oui... je le crois... comme un frère ; mais moi... je l'aime cent fois plus qu'une sœur... Et elle... (Bas.) Mylord, il y a un homme qu'elle aime cent fois plus qu'un frère...

DARNLEY.

Que dis-tu ?

LARFAILLOU.

Oui, mylord.

DARNLEY.

Caroline ?...

LARFAILLOU.

Oui, mylord.

DARNLEY.

Elle aime ?...

LARFAILLOU.

Oui, mylord, oui, mylord, oui, mylord.

DARNLEY.

Et cet homme !... c'est...

LARFAILLOU.

C'est...

DARNLEY.

Enfin...

LARFAILLOU.

Vous !

DARNLEY.

Moi !

LARFAILLOU.

Oh ! depuis long-temps... je le soupçonnais ; aujourd'hui, j'en suis sûr.

DARNLEY.

Elle m'aime... En effet... cet entretien que je viens

d'avoir avec elle... Oui , tout me le prouve à présent...

LARFAILLOU.

On vient , mylord. Il faut un mari à cette jeune fille, et le grand seigneur, tout généreux qu'il soit, ne peut pousser le dévouement jusqu'à lui donner sa main. Il faut donc que l'homme du peuple se sacrifie... Je signerai le contrat ! mais la mort dans l'âme, parce que je ne puis que lui donner un nom et jamais le bonheur ; parce qu'avec moi elle souffrira toujours ; parce qu'elle a pleuré tout-à-l'heure en apprenant que je serais son mari ; parce qu'il n'y a rien, je crois, de plus affreux, de plus horrible au monde que d'être le mari d'une femme qui ne vous aime pas, et qui en aime un autre.

(Pendant la fin de cette scène, Darnley n'a cessé de fixer les yeux sur Caroline qui semble fuir ses regards. Moment de silence interrompu par la rentrée d'Antoine.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, LE NOTAIRE, puis ANTOINE.

ANTOINE, accourant.

Voilà la chaîne ! (Appelant.) Messieurs, mesdames, accourez, vous allez voir une fameuse provision de coquins.

DARNLEY.

Ah !... silence !

ANTOINE.

Tiens, c'est lord Darnley, l'ancien ami de M. Destailis.

DARNLEY.

Destailis !

ANTOINE.

Dites donc, mylord, vous savez bien ce facteur qui a volé un billet de mille francs à mon maître, il est là, je l'ai vu !

CAROLINE.

Mon père !

DARNLEY, à Antoine.

Te tairas-tu, misérable ?

ANTOINE.

Lâchez-moi donc, lâchez-moi donc... Il faut que j'avertisse M. le baron et sa société de l'arrivée de ces scéle.... de ces messieurs.

DARNLEY.

Quoi ! ce bal ! cette fête !.. c'est Destailis ! L'infâme !.. va l'avertir.

ANTOINE.

J'y vais. (*à part, en s'en allant.*) Il a une rude poigne, le mylord.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, DESTAILLIS, DURESNEL, *la moitié de la société en bas; l'autre sur le balcon. Darnley va se présenter à Destailis.*

DESTAILLIS, *l'apercevant.*

Lord Darnley !

DARNLEY, *à demi-voix.*

Ah ! te voilà, homme de bien !

DESTAILLIS, *bas.*

Mylord, je suis flatté... (*À part.*) Que le diable l'emporte !

PLUSIEURS VOIX.

Les voilà ! les voilà !

DARNLEY, *retournant auprès de Caroline que soutient Larfaillou.*

Allons, mademoiselle, du courage !

SCÈNE XII.

LES MÊMES, DURAND, LES GALÉRIENS, GARD-CHOUARNES, GENDARMES, PAYSANS, etc.

(*Les galériens enchaînés s'avancent deux par deux. Caroline reconnaît son père et va se jeter dans ses bras. Darnley et Larfaillou s'approchent de lui en même temps.*)

DURAND.

Ma fille !.. mes amis !.. vous vous êtes souvenus du pauvre condamné... merci ! merci !

LE GARDE-CHIEURME.

Marchons.

DARNLEY.

Un instant... au nom du ciel! arrêtez... arrêtez un instant.

CAROLINE.

Mon père !. Je veux mourir dans vos bras.

(Darnley donne de l'or aux garde-chiourmes. Une dame s'est rapprochée, et distribue à tous les galériens le produit de la quête faite par Emma dans les salons de Destailis.)

DESTAILLIS, à Duresnel.

Retirons-nous, mon cher beau-frère... retournez auprès de votre future.

DARNLEY.

Son beau-frère! sa future !. Ah! la fin couronne l'œuvre! l'accusateur public épouse la sœur du banqueroutier! Eh bien! ce malheureux que vous avez fait retrancher de la société, cet homme sur les traits duquel il ne reste plus, grâce à vous, que l'empreinte du désespoir, et qui, ruiné, perdu par toi, Destailis, occupe ici une place qui devrait être la tienne... moi, lord Darnley, pair d'Angleterre et d'Irlande, moi, homme de bien, je le réhabilite aux yeux de tous; je donne un démenti formel aux juges, en épousant sa fille.
(Mouvement général.)

TOUS.

Sa fille !

DURAND.

Que dit-il ?.

CAROLINE.

Lui, mon époux !

LARFAILLOU.

Ah ! c'est bien ça, c'est très bien, mylord.

DURAND.

Mylord, je comprends tout ce qu'il y a de grand et de noble dans votre résolution; je suis tout glorieux que, malgré l'opprobre qui me couvre, vous me jugiez en-

core digne d'être votre père ; mais l'honneur qu'on n'a pu m'ôter en me condamnant me fait un devoir de refuser...

DARNLEY.

Comment !

DURAND.

Songez que votre femme vous apporterait honte et mépris pour dol, et qu'un jour peut-être vous rougiriez...

DARNLEY.

Ami... tu me méconnaiss... et ton malheur ne t'en donne pas le droit. Moi, rougir de la meilleure action de ma vie !... Écoute : dans un instant, n'est-ce pas, cette chaîne dont tu fais partie va t'entraîner à Toulon... Eh bien ! ma femme et moi, nous te suivrons, et logés aussi près de toi qu'il nous sera permis de l'être, nous ferons avec toi nos cinq ans de galères... et l'estime et l'affection que j'aurai pour mon beau-père le relèveront aux yeux même de ceux qui seraient assez absurdes pour croire que vos tribunaux sont infaillibles.

DURAND.

Eh bien ! que le ciel vous récompense... (*A Caroline.*) toi, de ton amour pour ton père... (*A Darnley.*) vous, mylord, de ce courage sublime qui vous fait braver cent fois plus que la mort, le préjugé !

LE GARDE-CHIOURME.

Allons, en route !

DARNLEY.

Partons ! (*A Larfaillou.*) Tu nous suivras, n'est-ce pas ?

LARFAILLOU.

Mylord, j'allais vous le demander.

DARNLEY.

Et tu reprendras les études ?

LARFAILLOU.

Maintenant, à quoi bon ?

DARNLEY.

Mon ami, tu peux un jour devenir mon beau-frère.
(Pendant cette scène, tous les convives ont dû regagner les salons. Darnley apercevant Destaillys qui du haut du perron observe le départ de la chaîne :) O justice !
(Il montre Durand.) Là, le criminel ! (Il montre Destaillys.) et là, l'honnête homme !..

(Départ de la chaîne.)

FIN.

C. 99833.